AURÉLIE,

OU

LES TROIS PASSIONS,



DRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Dumersan,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE, LE 29 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BELFONT, négociant...	M. OMER.
AURÉLIE, sa femme....	Mlle I. FIERVILLE.
EUGÉNIE, sœur d'Aurélie.	Mlle CLÉMENCE.
ERNEST, fils du correspondant de Belfond.... ...	M. DERMY.
Mme S.-LÉON, veuve coquette................	Mlle ZOÉ. / Mme BLIGNY.
LE BARON D'EFFEMBERG................	M. PERRIN.
DELACROIX, ex-procureur du roi...........	M. FOURNIER.
SIMON, garçon de caisse.	M. EUGÈNE.
JULIEN, domestique (en redingote de livree.)...	M SAINT-SAENS.
UN INCONNU..........	M. BRAUX.
UN DOMESTIQUE.....	M.

AURÉLIE est un premier rôle; Mme SAINT-LÉON doit être jouée par la soubrette; EUGÉNIE est une ingénue. BELFONT est un jeune premier fort: c'est le premier rôle qui doit jouer le baron d'EFFEMBERG; DELACROIX est un premier comique; ERNEST, un second amoureux; JULIEN, un second comique, et Simon un grime; le rôle de l'INCONNU doit être joué par le troisième rôle, avec beaucoup de tenue — Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés sur le théâtre.

La scène est à Paris; au premier et au troisième actes, chez Belfont, au deuxième, chez madame de Martigny; au quatrième, dans une mansarde habitée par Aurelie.)

ACTE PREMIER.

Un salon simple.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, JULIEN.

JULIEN, *à la cantonnade.* Oui, monsieur, j'y cours, et je vais vous envoyer Simon. Ah! justement le voici. Simon, M. Belfont vous demande.

SIMON. Où allez-vous donc, Julien?

JULIEN. Demander des chevaux de poste, monsieur part pour Bordeaux.

SIMON. Ah! oui, il a reçu hier une lettre, j'ai peur qu'il n'y ait sur jeu quelque mauvaise affaire.

JULIEN. Bah! contez-moi donc ça.

SIMON. Il paraît que M. Delmare fait

Digitized by Google

faillite! M. Belfont a des sommes considérables dans sa maison... ils sont associés, et vous sentez que la ruine de l'un entraînerait celle de l'autre.

JULIEN. Je n'entends pas les affaires. Je n'ai jamais servi chez des gens de commerce.

SIMON. Moi, je m'y connais, voilà vingt ans que je suis garçon de caisse.

JULIEN. Par exemple, j'ai été chez un agent de change, quel genre en comparaison d'ici : il a fait deux fois banqueroute de plusieurs millions. Ah! c'était une bien bonne maison.

SIMON. Vraiment?...

JULIEN. Parlez-moi, pour les domestiques, d'une maison où il n'y a pas d'ordre ! ils y sont comme le poisson dans l'eau; mais ici, il n'y a pas de plaisir !...

SIMON. M. Belfont est la probité même.

JULIEN. Oui, mais il ne taille pas dans le grand. Il n'a qu'un cabriolet, aussi ça n'a pas l'air de flatter madame. Elle est vexée, quand elle va en société, d'être obligée de m'envoyer chercher une Citadine ou un Delta : et moi... croyez-vous que ça ne m'humilie pas de monter derrière une voiture de louage ?

SIMON. De cette manière-là, M. Belfont finira par faire une bonne maison.

JULIEN. Si madame ne la défait pas.

SIMON. Comment donc ?...

JULIEN. Il ne faut pas dire du mal de ses maîtres; aussi c'est entre nous : mais madame n'est pas aussi économe que monsieur... et...

SIMON. Je vous préviens que je n'aime pas la médisance... mais je suis bien curieux de savoir ça, contez-moi donc...

JULIEN. Chut! voilà monsieur! je cours à la poste.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BELFONT, *en redingote de voyage*, SIMON.

BELFONT, *tenant des papiers et un portefeuille.* Eh bien! Simon, je vous ai fait dire de passer dans mon cabinet... voilà des traites qu'il faut aller changer en billets de banque.

SIMON. Oui monsieur.

BELFONT. Et dépêchez-vous, il faut que je parte à midi.

SIMON. Oui, monsieur! (*Il parcourt les papiers.*) Cent mille francs!... (*A part.*) Cela peut faire face à la banqueroute de Bordeaux.

BELFONT. Allez donc.

SIMON. Je suis parti, monsieur.

(Il sort.)

SCENE III.

BELFONT.

BELFONT. Quelle infamie!... Delmare, un ami, abuser ainsi de ma confiance... j'espère encore que nous pourrons prendre des arrangemens : ma maison commençait à prendre consistance; cet établissement que j'avais formé avec peu de fonds et que j'avais agrandi à force de soins, de travaux et de persévérance, allait me récompenser de mes peines; il faut que cette faillite renverse en un instant tout l'édifice de ma fortune. Mettons en sûreté celle de ma belle-sœur, de cette chère Eugénie, que ma femme et moi regardons comme notre enfant. La voici : cachons mon inquiétude.

SCENE IV.

EUGÉNIE, BELFONT.

EUGÉNIE. Bonjour, mon frère.

BELFONT. Bonjour Eugénie!... eh bien. tu dois être bien fatiguée ce matin.

EUGÉNIE. Non, mon frère.

BELFONT. Cependant, à ce bal, chez M[me] de Nangis, est-ce que tu n'as pas beaucoup dansé ainsi que ta sœur?

EUGÉNIE. Je n'ai pas manqué une contredanse, mais c'est tout au plus si ma sœur en a dansé deux ou trois, on venait toujours la chercher pour la bouillotte : mais je crois que le jeu ne l'a pas beaucoup amusée, car, en nous allant, elle était d'une humeur!...

BELFONT. Elle aura fait quelque perte... tant mieux, cela fait qu'elle ne prendra pas goût au jeu. Ma femme a sa pension que je lui paie exactement; et, si elle a ce mois-ci quelque fantaisie, il faudra qu'elle attende le paiement prochain, ce sont là de grandes contrariétés pour une jeune femme; tu dois savoir cela, Eugénie, quand tu as bien envie d'un chapeau, d'une robe à la mode, ou d'un joli bijou, et qu'il faut attendre...

EUGÉNIE. Mon frère, je ne suis pas encore coquette.

BELFONT. Cela viendra... chaque âge a sa passion. Au tien, on plaît sans y son-

ger, on aime de bonne foi, et je suis sûr que toutes tes pensées sont pour ce cher Ernest qui, dans peu, sera ton heureux époux.

EUGÉNIE. J'aime bien Ernest; élevés ensemble depuis l'enfance, c'est une habitude que je ne pouvais m'empêcher de prendre.

BELFONT. Puisse-t-elle durer toute la vie! Ernest est sage, laborieux, plein de talent. Toi, ma chère Eugénie, tu auras une riche dot, je ne puis la mieux placer que dans ses mains. Ernest la fera valoir par son travail. Cet hymen surprendra peut-être le monde, les gens qui font du mariage une spéculation, qui basent une union sur le rapport des fortunes, et non sur celui des sentimens: je vois les choses avec plus de prudence, tu n'as pas besoin que ton époux soit riche; mais tu as besoin de confier ta vie à un homme dont le cœur réponde au tien, dont l'ame soit noble et généreuse, et qui entoure ton avenir de considération et de bonheur!...

EUGÉNIE. Je pense comme vous, mon frère.

BELFONT. Je suis pour les mariages d'inclination; j'en ai fait un quand j'ai épousé ta sœur: depuis ce tems, elle a fait ainsi que toi un héritage considérable; elle est maintenant riche par elle-même, j'en suis heureux parce que j'avais cru remarquer qu'il lui était pénible de tenir son bien de son époux.

EUGÉNIE. Ne croyez pas cela, mon frère. Qu'importe de quel côté vient la fortune! on ne peut la désirer que pour rendre riche celui qu'on aime, cela doit être un si grand plaisir!

BELFONT. Puisses-tu penser toujours de même... mais ma femme ne paraît pas ce matin... Je vais aller l'embrasser, car au moment d'un départ...

EUGÉNIE Ah! la voilà.. mon Dieu! qu'elle a l'air triste!... mon frère, ne lui parlez pas de ce que je vous ai dit.

BELFONT. Sois tranquille.

EUGÉNIE. Je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BELFONT, AURÉLIE.

BELFONT, Bonjour, ma bonne amie, j'allais... Ah! mon Dieu! comme ta physionomie est altérée!... Aurélie, tu es souffrante... tu as quelque peine!...

AURÉLIE. Sans doute.

BELFONT. Confie-moi tes chagrins!...

AURÉLIE. Vous en êtes la cause.

BELFONT Comment?

AURÉLIE. Vous me laissez aller au bal, lorsque des affaires malheureuses menaçent votre fortune.

BELFONT. Ma chère amie, lorsque tu avais formé le projet de cette partie de plaisir, je n'avais pas encore reçu la nouvelle fâcheuse de la faillite de Delmare. Hier encore, je doutais que ces bruits fussent véritables, je n'ai pas voulu te priver, non plus que ta sœur, d'un amusement innocent... je me suis contenté de ne pas le partager.

AURÉLIE. C'est votre habitude, on ne vous voit jamais dans le monde avec moi.

BELFONT. Pourvu que je ne t'empêche pas d'y aller!.... je suis un peu misantrope: les détails d'un commerce fort étendu, d'une correspondance très-active, m'occupent beaucoup. Des études approfondies sur diverses branches d'industrie que j'essaie de perfectionner m'absorbent tout entier. Je n'ai pas l'amour du gain; c'est une noble émulation qui est le mobile de tous mes efforts. Je ne peux pas me contenter d'être un marchand, un négociant vulgaire: si je ne me distingue pas par les armes, si je n'ai pas le talent qui brille dans les lettres ou dans les sciences, je serai satisfait que quelques-uns de mes travaux puissent du moins me rendre utile à mon pays et à l'humanité.

AURÉLIE. Je connais et j'apprécie tes qualités, mon ami; mais le monde juge ta conduite tout autrement, on t'accuse d'indifférence, on me plaint, et lorsque je te défends, on vante ma générosité.

BELFONT. Que m'importe l'opinion des oisifs. . des médisans!...

AURÉLIE. Ce sont ces gens-là qui composent la société.

BELFONT. Voilà pourquoi je n'y vais pas.

AURÉLIE. Pourquoi m'y laissez-vous aller?...

BELFONT. Parce que je ne suis pas un tyran. J'ai mes goûts, mes opinions, je laisse les autres avoir les leurs.

AURÉLIE. Vous êtes trop indulgent.

BELFONT. Cependant, Aurélie, j'ai une confidence à te demander.

AURÉLIE. Une confidence?...

BELFONT. Oui, et j'ai un reproche à te faire

AURÉLIE. Comment donc?... (*A part.*) Saurait-il?...

BELFONT, *à part.* Voyons si elle me parlera de sa perte... (*Haut.*) Tu n'as plus de confiance en moi. Tu me caches un secret.

AURÉLIE. Je n'en ai point qui puisse t'intéresser!...

BELFONT. Tu ne parles pas franchement. Au reste, puisque tu ne juges pas à propos de me prendre pour confident, je n'abuserai pas du droit que j'aurais d'exiger un aveu, je respecterai ton silence.

AURÉLIE. Mais, monsieur, il semblerait, à vous entendre, que vous me croyez coupable. Quelqu'un vous a-t-il fait sur mon compte des rapports?...

BELFONT. Tu te trompes, chère amie, personne ne t'accuse : mais dis-moi, hier, au bal, n'as-tu pas éprouvé quelque contrariété... tu ne me réponds pas?... n'as-tu plus confiance en moi?...

AURÉLIE. Je pourrais vous faire la même question. La liberté que vous me donnez ne serait-elle pas une espèce d'échange de celle que vous voulez conserver?

BELFONT. Quels soupçons!...

AURÉLIE. Pourquoi seraient-ils plus injustes que les vôtres?

BELFONT. Je voulais lui faire des reproches, et c'est moi qui en reçois.

AURÉLIE. Je suis bien malheureuse!

(Elle s'éloigne.)

SCÈNE VI.

BELFONT, DELACROIX, AURÉLIE.

DELACROIX. Bonjour, mes amis!... ah! ah! qu'est-ce que je vois donc?... ma nièce à un bout du salon, son mari à l'autre... le dos tourné! Est-ce qu'on se boude?... ah! dam, six ans de ménage!... Je connais ça, moi, qui par état ai vu au palais tant de procès conjugaux, quand j'étais procureur du roi. Voyons, voyons, est-ce que je ne peux pas accommoder cette affaire-là?...

BELFONT. Je le désire vivement, mon cher oncle.

DELACROIX. Eh bien! c'est bon, voilà déjà une des parties qui désire le rapprochement. Et toi, Aurélie, veux-tu me prendre pour arbitre?...

AURÉLIE. Mon Dieu, mon oncle, ce n'est rien, une petite discussion de ménage, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

DELACROIX. Cependant...

AURÉLIE. Non, j'ai eu tort, un peu de jalousie, sans fondement. Je serai une autre fois plus raisonnable.

DELACROIX. A la bonne heure!... que diable! tu as un mari qui t'adore, un homme sage, rangé, on l'a surnommé le Caton du haut commerce.

AURÉLIE. Oui, il est raisonnable : c'est moi qui ne l'étais pas, et je lui demande pardon de mon humeur!...

DELACROIX. Ah! ma foi, mon cher Belfont, voilà une femme comme on n'en voit guère! comment, demander pardon à son mari, convenir de ses torts!...

BELFONT. Mon oncle! je rends justice à Aurélie : elle a d'excellentes qualités; elle aime son mari, ses enfans, mais...

DELACROIX. Oh! point de *mais*, ou le procès ne sera pas fini. C'est comme au palais, quand un avocat vous tourne une phrase qui semble donner gain de cause à sa partie adverse, et que je vois arriver un *mais!*... ah! me dis-je, voilà qui va tout gâter. *Car!*... ce *mais* annonce une restriction au point accordé précédemment, et j'ai vu tel plaidoyer qui semblait devoir durer cinq minutes et qui, à dater d'un *mais*, avait duré trois heures, et embrouillé une affaire, de telle sorte que le tribunal n'y comprenait plus rien.

BELFONT. Voyons, mon oncle, jugez-nous!...

DELACROIX. Point de jugement, une bonne conciliation, que l'on s'embrasse et nous dînerons gaîment ensemble, car je viens vous demander la soupe sans façon.... Nous trinquerons pour sceller la paix, tu as une excellente cave au moins, et tu sais que je suis gourmet.

BELFONT. Quelquefois même un peu plus qu'il ne faut.... Allons, vous tiendrez compagnie à ma femme, car je pars ce matin même : dans quelques instans.

DELACROIX. Ah! diable! et ou vas-tu?...

BELFONT A Bordeaux, pour une affaire importante, une faillite, ne vous inquiétez pas : on m'écrit que cela s'arrangera, je resterai peu de tems, et en revenant je ramenerai Ernest, le fils de ce malheureux Surville.

DELACROIX. Notre enfant d'adoption, un jeune homme parfait. Je voulais en faire un magistrat, tu l'as fourré dans le commerce... Eh! pourquoi le ramènes-tu?

BELFONT. Pour l'unir à la jeune sœur de ma femme, à notre Eugénie.

DELACROIX. Cela fera un couple très-bien assorti. Tout le monde se marie donc! il n'y a que moi...

AURÉLIE. Comment donc, mon oncle, vous avez été marié deux fois!

DELACROIX. Oui; mais je suis veuf.

AURÉLIE. Est-ce que vous penseriez?....

DELACROIX. Pourquoi pas? je n'ai que cinquante ans!.... Vingt mille livres de rente!.... ex-magistrat, n'ayant plus rien à faire au palais, je n'ai plus de distraction que la bonne chère et le bon vin, je ne serais pas fâché d'avoir chez moi une femme qui me rappellerait le tems où je vivais au milieu de la chicane. On tient à ses habitudes.

BELFONT. Et avez-vous des vues?

DELACROIX. Précisément, une femme charmante, pleine d'esprit, d'amabilité, veuve d'un colonel, mort bien malheureusement.

BELFONT. Sur le champ de bataille?

DELACROIX. Non: à Ste-Pélagie.

BELFONT. Ah! ah!...

DELACROIX. Ce n'est pas sa faute à ce pauvre colonel Saint-Léon...

AURÉLIE, *à part.* Saint-Léon!...

DELACROIX. C'était un brave, il s'est trouvé à vingt affaires, les canons l'ont épargné, un pistolet l'a expédié en une seconde.

BELFONT. Ah! mon Dieu!...

DELACROIX. La jolie veuve a eu un procès pour sa succession. Le colonel avait mangé la dot: bref elle me parut fort intéressante; elle me demanda des conseils, je lui offris ceux de mon expérience. Mes services et sa reconnaissance ont fait naître une liaison que ma position sociale m'engage à consacrer par un lien sérieux, dans l'intérêt de la morale publique.

BELFONT. Allons, à mon retour de Bordeaux, nous aurons deux noces.

AURÉLIE, *à part.* Quelle rencontre singulière!...

SCENE VII.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *vivement.* Mon frère, les chevaux de poste sont arrivés.

BELFONT, *riant.* On dirait que tu es bien aise de me voir partir.

EUGÉNIE. Non, sans doute... mais?

BELFONT. Tu pense à celui que je dois te ramener.

EUGÉNIE. Je voudrais que vous fussiez de retour demain.

BELFONT. Avec Ernest!

AURÉLIE. Mon ami, j'espère qu'en partant, tu n'emportes aucune impression désagréable de notre petite discussion.

BELFONT. Je n'y songeais plus.

SCENE VIII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON. Monsieur, voilà les valeurs que vous m'avez envoyé chercher à la Banque.

BELFONT. Ah!... c'est bien. (*Il prend le portefeuille.*) Ma chère Aurélie, c'est la dot de ta sœur, je te la remets, garde-la jusqu'à mon retour.... jusqu'à ce que nous la déposions dans les mains de celui qui doit être chargé de la fortune et du bonheur d'Eugénie.

AURÉLIE, *avec embarras.* Tu veux que je garde cet argent?

BELFONT. C'est un dépôt, il ne doit pas entrer dans ma caisse.

(Il lui remet le portefeuille.)

SCENE IX.

LES MÊMES, JULIEN, *apportant des pistolets.*

JULIEN. Monsieur, votre voiture est prête, j'y ai placé votre nécessaire et votre sac de nuit.

(Il met les pistolets sur la table et sort.)

BELFONT. C'est bien, Julien. Allons, ma bonne amie, reçois mes adieux.

AURÉLIE. Nous allons te reconduire jusqu'en bas, te voir monter en voiture.

EUGÉNIE. Mon frère, je porte votre manteau!...

DELACROIX, *prenant les pistolets avec crainte.* Emportez-vous ces pistolets?...

BELFONT. Quand on voyage la nuit, c'est plus prudent. D'aujourd'hui en quinze je serai de retour.

JULIEN, *rentrant.* Monsieur, le postillon s'impatiente.

DELACROIX. Il fallait lui faire boire un coup.

JULIEN. Monsieur, il en a bu deux.

BELFONT. Allons, allons, mes amis! Viens, Aurélie!....

(Il prend sa femme à bras le corps. Ils sortent.)

SCENE X.

JULIEN, SIMON.

JULIEN. Je vais avoir du bon tems, moi, pendant le voyage de monsieur.

SIMON. Dieu soit loué! j'aurai la liberté de faire mes petites affaires.

JULIEN. A propos, Simon, donnez-moi donc ma revanche d'hier au soir !

SIMON. Je n'aime pas à jouer, moi ; d'ailleurs un homme de confiance doit éviter les passions qui peuvent altérer la probité. J'aime mieux boire.

JULIEN. Eh bien ! jouons une bouteille de vin.

SIMON. Je ne dis pas non, ça n'est plus jouer de l'argent. Voyez-vous, monsieur Julien, nous autres dans notre genre, nous devons avoir autant de soin de notre réputation que les banquiers, les agens de change et les notaires.

JULIEN. Laissez donc ! est-ce qu'ils ne jouent pas, eux ? est-ce que je ne vois pas ces messieurs-là mettre sur table de l'or... et souvent l'or de leurs cliens; aussi les banqueroutes vont leur train.

SIMON. Il n'y a plus de moralité, monsieur Julien ; le luxe est trop fort. Comment voulez-vous qu'on se contente d'un léger bénéfice, quand on veut avoir maison montée, voiture, diamans à madame, maîtresse en ville, loge à l'Opéra, etc., ça n'est pas possible. Moi, par exemple, est-ce que ma femme ne me fait pas enrager pour avoir un cachemire français, en bourre de soie ? est-ce qu'il ne faut pas que je la mène le dimanche au spectacle ? mais ne croyez pas qu'elle se contente de l'Ambigu ou de la Gaîté ! non, il faut aller à l'Opéra-Comique aux deuxièmes galeries, et revenir en omnibus ; et dans la semaine Mme Simon va jouer à l'écarté chez la portière ; on ne peut pas aller en société sans toilette, tout ça coûte. Tenez une femme économe ou dépensière fait ou défait une maison.

JULIEN. Chut ! voilà madame..... allons faire notre partie de piquet.

(Ils sortent.)

SCENE XI.

AURÉLIE, *arrivant triste et rêveuse.*

Il est parti, je suis seule !.. je respire... Que de fois j'ai tremblé qu'il ne devinât mon fatal secret !.... Malheureuse Aurélie que ne suis-je morte le jour où cette fatale passion est entrée dans mon cœur ! Le jeu !.... le jeu dont le nom seul devrait faire frémir toute ame honnête et délicate, le jeu m'a réduite à désirer l'absence d'un époux que j'aime !.... plus de repos, plus de tranquillité depuis que j'ai tenté ces chances incertaines !... La vanité a causé ma perte; j'ai voulu briller, égaler des femmes à qui leur fortune permettait de m'éclipser. Quels conseils ? ... quelle consolation trouver ? Je n'espère que dans une amie. J'ai écrit à Mme Saint-Léon, elle ne peut tarder à venir; mais quel singulier hasard l'a fait connaître à mon oncle !.... Je l'attends avec une impatience !...

SCENE XII.

Mme SAINT-LÉON, AURÉLIE, JULIEN.

JULIEN, *annonçant.* Mme de Saint-Léon.

(Il sort.)

AURÉLIE. La voilà

Mme SAINT-LÉON. Eh ! bonjour, mon cœur : j'ai reçu votre billet, j'accours, je suis si flattée de vous avoir inspiré de l'amitié ! Votre mari est en voyage, il vous faut de la distraction, vous n'allez pas vous enterrer toute vive. Mais je vous trouve un air triste, préoccupé !....

AURÉLIE. Pardon !... je faisais des réflexions sur ma position que vous n'ignorez pas.

Mme SAINT-LÉON. Des réflexions, de la tristesse, je ne vous reconnais plus ; vous si gaie, si aimable, dans le monde !

AURÉLIE. Oui, mais cette gaîté, cette amabilité, sont factices : je m'efforce de sourire, et quand je suis livrée à moi-même, je me reproche ma conduite et mes torts.

Mme SAINT-LÉON. Oh ! que vous êtes faible ! chère amie; quoi !.... parce que le sort ne vous a pas été aussi favorable que vous l'espériez ?.... Vous avez subi sa rigueur, ses faveurs vont arriver.

AURÉLIE. Je ne veux plus me livrer à un coupable espoir. J'avouerai tout à mon mari; je subirai sa colère, ses reproches, tout ce que je mérite.

Mme SAINT-LÉON. Voyons, voyons, remettez-vous Qu'avez-vous donc tant à vous reprocher ?.. quelques pertes ?

AURÉLIE. Des pertes considérables.

Mme SAINT-LÉON. Vous manquez d'argent? lorsque vous avez des diamans superbes : votre écrin vaut au moins vingt-cinq mille francs.

AURÉLIE. Vous voudriez que je m'en défisse ! et que dira mon mari ?....

Mme SAINT-LÉON. Il n'en saura rien. Que de femmes remplacent les leurs par des pierres artificielles.

AURÉLIE. Se peut-il ?....

Mme SAINT-LÉON. On les fait si bien aujourd'hui !.... C'est une duperie main-

tenant que de porter des diamans véritables. C'est comme l'argenterie, j'ai changé toute la mienne pour du plaqué.

AURÉLIE, *avec amertume*. Tout est faux maintenant.

Mme SAINT-LÉON. Comme les vertus de bien des gens!....

AURÉLIE. Et les emprunts que je n'ai pas craint de faire?

Mme SAINT-LÉON. Personne ne vous tourmente; quand vous gagnerez, vous paierez; c'est comme cela qu'on agit. Moi, par exemple, je vous dois, je vous dois même beaucoup. Eh bien! est-ce que vous m'en parlez?..... est-ce que vous me pressez de vous rendre?

AURÉLIE. Vous êtes mon amie... mais cet étranger, ce baron allemand qui m'a forcé de jouer son or!...

Mme SAINT-LÉON. Cela se fait tous les jours, ma chère; un joueur est heureux, il prête à celui qui ne l'est pas; c'est une communauté, une fraternité!... C'est au jeu qu'on retrouve les mœurs de l'âge d'or.

AURÉLIE. Quelle légèreté!.. quelle étourderie!

Mme SAINT-LÉON. Dites plutôt quelle sagesse! La vie a des momens pénibles, il faut les esquiver; le mal passe, le bien arrive; on a perdu, on gagne. On ne doit jamais se désoler tant qu'on a une revanche à espérer.

AURÉLIE. Quoi! vous voudriez...

Mme SAINT-LÉON Je voudrais vous voir tenter la fortune. (*Confidentiellement.*) Il y a aujourd'hui une partie superbe chez Mme de Martigny; des joueurs du meilleur ton, beaucoup d'étrangers; votre baron d'Effemberg y sera, c'est une occasion. Jouez contre lui, vous pourrez vous acquitter.

AURÉLIE. Vous ne savez pas tout. Non-seulement j'ai joué, j'ai perdu; mais voulant tenter un grand coup, c'est à la Bourse que je me suis achevée! Le baron m'a indiqué son agent de change qui a fait pour moi des avances considérables.

Mme SAINT-LÉON. Vous regagnerez tout cela.

AURÉLIE, *tentée*. Vous croyez?...

Mme SAINT-LÉON. Rien de plus sûr; un baron allemand qui joue contre une jolie femme! il perd toujours, c'est la règle; mais jouez hardiment, les joueurs timides ne gagnent jamais. Je me dispose aussi à tenter ce soir la fortune avec un courage!.. Nous aurons toutes deux du bonheur. Ah ça! chère amie, je dîne avec vous, et ce soir, nous allons ensemble chez Mme de Martigny.

AURÉLIE. Vous le voulez... A propos, vous allez vous trouver ici avec quelqu'un de connaissance; vous ne m'aviez pas dit que vous fussiez liée avec mon oncle, M. Delacroix.

Mme SAINT-LÉON. M. Delacroix est votre oncle?... c'est charmant. C'est un de mes adorateurs. J'en suis folle, parce qu'il me fait mourir de rire.

AURÉLIE. Il est fort spirituel.

Mme SAINT-LÉON. Et d'une gaîté!... Savez-vous bien qu'il a dansé avec moi l'autre jour deux ou trois contredanses, et que j'ai vu le moment où j'allais lui faire danser le *galop!*...

AURÉLIE. Que vous êtes folle!...

Mme SAINT-LÉON. Il est fort aimable pour un ex-magistrat, et très-jeune pour un homme de cinquante ans. Mais je vous quitte, je vais chez mon banquier; j'aurais peur que sa caisse ne fût fermée, et je n'aurais pas d'argent pour jouer ce soir. Sans adieu, ma belle amie. Je reviens à l'instant; il demeure là, vis-à-vis; je n'ai que la rue à traverser.

SCÈNE XIII.

AURÉLIE.

Elle a raison, je puis regagner... Mais avec quoi jouer? je n'ai rien... plus rien... Mes diamans... Dois-je user de l'expédient qu'elle m'a indiqué?... Et puis, comment oserai-je?... (*Frappée d'une idée.*) Ce porte-feuille!... Grand Dieu!... un dépôt, la fortune de ma sœur!... Non, non!... Ah! je doute de moi-même. Déposons-le promptement dans des mains sûres. Remettons-le au caissier de mon mari. (*Elle sonne.*) Il me semble que je serai plus tranquille quand cet argent ne sera plus en mon pouvoir

SCENE XIV.

AURELIE, JULIEN.

JULIEN. Que désire madame?...

AURÉLIE. Dites à M. Lambert que je veux lui parler.

JULIEN. Madame, M. Lambert vient de fermer sa caisse, et il est sorti.

AURÉLIE. Il ne ferme pas ordinairement avant quatre heures!...

JULIEN. Comme monsieur n'y est pas, il a peut-être cru...

AURÉLIE. Oui, l'absence du maître

change bien des choses dans une maison... Allez.

SCÈNE XV.

AURÉLIE.

Je suis honteuse de ce premier mouvement de faiblesse; je garderai ce portefeuille et je n'y toucherai pas.

SCENE XVI.

EUGÉNIE, AURÉLIE, Mme SAINT-LÉON, DELACROIX.

DELACROIX, *donnant la main à Mme St-Léon.* Quelle surprise aimable!... Comment, madame, vous êtes des amies de ma nièce! Tu ne m'avais pas dit, Aurélie, que j'aurais le plaisir de voir ici Mme de Saint-Léon!...

Mme SAINT-LÉON. Je suis moi-même très-flattée de la rencontre; mais, mon cher magistrat, vous allez peut-être penser que je viens vous chercher?..

DELACROIX. C'est un reproche!... Oui, j'ai pu paraître un peu négligent depuis quelques jours, mais je m'occupais de nos intérêts, des détails préliminaires d'un moment si désiré... Ma nièce, Mme de Saint-Léon, n'était que ton amie, bientôt tu pourras l'appeler ta tante.

Mme DE SAINT-LÉON. Ce titre n'ajoutera rien aux sentimens que j'ai conçus pour elle.

AURÉLIE. Je sais combien vous êtes bonne!...

EUGÉNIE, *à part.* Je la crois d'une fausseté!...

Mme SAINT-LÉON. Mademoiselle Eugénie ne nous dit rien.

EUGÉNIE. Mon avis serait ici fort inutile.

DELACROIX. Oh! c'est une petite philosophe... Nous la mettrons de bonne humeur en la menant ce soir au bal.

EUGÉNIE. Pendant l'absence de mon frère, je ne sortirai pas.

AURÉLIE. Avec moi!...

EUGÉNIE. Je ne pensais pas, ma sœur, que pendant le voyage de votre mari vous iriez dans le monde.

DELACROIX, *riant.* Ne dirait-on pas que Belfont est parti pour la croisade?

AURÉLIE, *avec humeur.* Depuis quelque tems Mlle Eugénie semble vouloir être mon Mentor.

Mme SAINT-LÉON. Eh! non, non, ne croyez pas cela; elle est bonne, elle est charmante! Moi, je l'aime de tout mon cœur. Ses petits airs boudeurs sont des caprices.

EUGÉNIE. Je ne suis pas capricieuse, je suis franche.

SCENE XVII.

LES MÊMES, JULIEN, *une serviette sous le bras.*

JULIEN. Madame est servie.

DELACROIX Allons, l'humeur va se dissiper à table; nous boirons à la santé du voyageur, et ce soir je serai votre cavalier. Où voulez-vous que je vous conduise?

Mme SAINT-LÉON. Nous sommes engagées dans une maison que vous ne connaissez pas.

DELACROIX. Eh bien, vous m'y présenterez. Oh! je ne vous abandonne pas ainsi, mesdames...

(Il leur offre la main et les emmène.)

EUGÉNIE. Ma pauvre sœur!. .

(Elle les suit en réfléchissant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon chez Mme de Martigny. A droite, une table; à gauche un guéridon, plusieurs siéges.

SCENE PREMIERE.

Mme SAINT-LÉON, Le Baron D'EFFEMBERG *.

LE BARON. Il n'y a personne dans ce salon, nous pourrons y causer à notre aise pendant que la foule se presse dans les autres appartemens, autour de ces tables où l'or éveille la cupidité, satisfait l'avarice ou la met au désespoir, et avilit également ceux que la fortune dépouille et ceux qu'elle favorise. Dites-moi donc comment vous avez pu déterminer Mme Belfont à paraître dans une réunion comme celle-ci?..

Mme SAINT-LÉON. Mais, mon cher baron, vous vous faites une fausse idée de la maison de Mme de Martigny. On y joue à la vérité très-gros jeu; mais vous n'y rencontrerez que des personnes de la plus haute société.

LE BARON. Sans doute, mais toutes ces personnes sont possédées du démon du jeu, excepté moi, peut-être, qui joue par désœuvrement, qui perds sans chagrin, et qui gagne sans plaisir.

Mme SAINT-LÉON. Cela est tout simple, une autre passion vous occupe et vous laisse indifférent à tout ce qui n'est pas elle.

LE BARON. Mon penchant dominant a toujours été la galanterie. Ma brillante fortune a été prodigieusement altérée par le luxe de mes amours et la générosité de mes passions.

Mme SAINT-LÉON. Vous avez payé cher des repentirs.

LE BARON. Jamais je n'ai regretté le lendemain ce qui m'avait fait plaisir la veille; mais parmi les femmes dont j'ai fait ou brigué la conquête, aucune n'a produit sur moi une impression aussi vive que cette séduisante Aurélie. Ce n'est point une beauté parfaite, son esprit aimable n'a point cet éclat qui séduit au premier abord; son humeur inégale la fait quelquefois paraître bizarre... et cependant il y a dans tout cela un charme qui attire, un ensemble qui plaît, un je ne sais quoi qui ravit. Cette femme-là était destinée à triompher d'un homme qui se croyait enfin à l'épreuve des séductions.

Mme SAINT-LÉON. Et je crois pouvoir vous prédire que vous ne triompherez pas de ses principes.

LE BARON. Les principes d'une joueuse?...

Mme SAINT-LÉON. Pourquoi pas?... le jeu n'est qu'une passion, et vous l'avez encouragée plus que tout autre, en prêtant à Mme Belfont des sommes que jamais elle ne pourra vous rendre.

LE BARON. Je ne serais exigeant qu'autant que mon amour le céderait à mon intérêt, et c'est ce qui ne m'est jamais arrivé.

Mme SAINT-LÉON. Alors vous vous ruinerez infailliblement.

LE BARON. De cette manière ou d'une autre; qu'importe!... les uns perdent leur fortune dans des spéculations, les autres dans des fantaisies puériles? quelques-uns ont la manie de l'ambition, et se donnent à force d'argent des titres sans considération: je leur laisse sans regret ces jouissances idéales, et je trouve les miennes dans un matérialisme dont le bonheur me paraît beaucoup plus positif.

SCENE II.

M. DELACROIX, Les Mêmes

DELACROIX, *un peu gai*. Le punch est parbleu délicieux! c'est, dit-on, le prélude d'un souper qui menace d'être succulent!... cette Mme de Martigny fait fort bien les honneurs de chez elle. Eh!... ma jolie future, comment donc, vous fuyez la société, et je vous trouve là dans un tête-à-tête.

Mme SAINT-LÉON. Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous présenter M. Delacroix, ex-magistrat qui veut à toute

* Dans cet acte, les femmes doivent être en toilette élégante de soirée; les hommes en grande tenue. Le baron est décoré de plusieurs ordres.

force me priver une seconde fois de ma liberté.

DELACROIX. Oh! moi, je suis pour les choses légales!... où donc est ma nièce?...

Mme SAINT-LÉON. On l'a engagée dans une partie...

DELACROIX. Il m'a paru que l'on jouait fort gros jeu.

Mme SAINT-LÉON. Ceux que cela amuse.

LE BARON. Je vais de ce côté; vous ne serez pas fâchée, madame, que je vous abandonne, maintenant que vous avez un partenaire.

Mme SAINT-LÉON. Oh! grand Dieu!... croyez-vous que je veuille faire du sentiment la veille d'un mariage?.. nous sommes ici pour passer la soirée dans les plaisirs. J'ai perdu mon argent, je vais danser en attendant le souper.

(Elle sort avec le baron.)

SCÈNE III.

M. DELACROIX.

Elle me laisse là, manége de coquette: elle veut m'enflammer par sa feinte indifférence. Je ne m'y trompe pas, moi qui par état ai appris à connaître les détours du cœur humain... Irai-je la retrouver à la danse?... j'ai envie plutôt de retourner au punch. Au fait, on ne peut pas toujours faire l'amour... au punch!.. au punch!...

SCENE IV.

AURÈLIE, DELACROIX.

AURÉLIE, *avec gaîté et vivacité*.. Eh! mon Dieu, mon oncle, où courez-vous si gaîment?...

DELACROIX. Mais toi-même, ma nièce, tu as un air de satisfaction que je ne t'avais pas vu depuis long-tems.

AURÉLIE. Ne trouvez-vous pas cette société entraînante?

DELACROIX. Tout-à-fait, et je sais gré à Mme Saint-Léon de nous y avoir conduits.

AURÉLIE. Cependant, mon oncle, prenez garde à vous, je vous ai vu retourner bien souvent du côté d'un certain punch... et vous savez que votre tête n'est pas forte.

DELACROIX. Bah!... si tu m'avais vu au palais; à la buvette, tenir tête à dix avocats! et ils boivent bien, ces messieurs-là.

AURÉLIE. Oui, mais en amie véritable, je dois vous faire observer que si vous avez un défaut, c'est celui de ne pas assez vous tenir en garde contre ces petits excès...

DELACROIX. Aurélie, j'ai un avis à te donner: je t'ai vu bien constamment au salon du jeu.

AURÉLIE. J'ai eu du bonheur. La veine ne me quittait pas, et je ne pouvais emporter l'argent des personnes qui perdaient.

DELACROIX. C'est juste, il m'a semblé que l'on jouait cher, ici. Les tables étaient couvertes d'or...

AURÉLIE. Et de billets. J'ai vu tel coup où les paris s'élevaient à huit ou dix mille francs.

DELACROIX. Diable! tu as donc beaucoup gagné?

AURÉLIE. Plus que je ne voulais, j'en suis honteuse!...

DELACROIX. Alors, je ne te blâme pas tant; mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de pas te laisser aller à la passion la plus dangereuse qui puisse dominer une ame. Le jeu, mon enfant, le jeu mène à tout... à la ruine, au déshonneur, au désespoir.

AURÉLIE. Comme le défaut de sobriété même à la perte des facultés morales, à l'abrutissement, à la dégradation.

DELACROIX. Est-ce à moi que s'adresse cet avis?

AURÉLIE. J'aime à rendre ce qu'on me donne.

DELACROIX. J'avoue que je suis amateur de la bonne chère, des vins fins, que je ne suis pas ennemi de la gaîté qui suit un bon repas: mais jamais je ne me laisse entraîner au-delà des bornes de la modération.

AURÉLIE. Je conviens que les chances piquantes du jeu procurent des émotions vives; mais c'est un amusement qui n'est condamnable que quand on le pousse à l'excès.

DELACROIX. Écoute: tu as gagné, tu as raison; mais n'y retourne pas. Je suis un peu altéré: je vais boire un verre d'eau sucrée. (*Voyant passer un laquais avec un plateau.*) Ah!... mon ami... qu'avez-vous là?... de l'orgeat ou de la groseille?...

LE LAQUAIS. Monsieur, je n'ai que du punch.

DELACROIX. Donnez toujours. (*Il en boit un verre.*) Tu vois, Aurélie, que ce n'est pas ma faute. Il n'y a pas autre chose. (*Il remet le premier verre sur le plateau et en prend un deuxième.*) Ah ça! je vais retrouver Mme Saint-Léon; j'ai un plaisir à la voir danser!... Ne viens-tu pas?

AURÉLIE. Non, je suis bien aise de rester seule un moment.

DELACROIX. Fort bien. Réfléchis sur les dangers de l'occasion... Ce punch est fait avec du rhum de première qualité. (*Il remet le verre au domestique et lui dit :* Attendez, *puis il boit un troisième verre et dit:*) C'est de la Jamaïque.

(Il sort.)

SCENE V.

AURÉLIE.

Eh bien! si je n'avais pas de nouveau tenté le hasard, je n'aurais pas reparé ma perte, il aurait fallu en faire l'aveu à mon mari. Je frémis de la seule idée de sa colère. Mais voyons si j'ai bien de quoi remplir toutes mes obligations. (*Elle s'assied près d'une table.*) D'abord, ravoir mes diamans... ensuite, rendre au baron d'Effemberg les trente mille francs qu'il m'a prêtés... en donner le double à son agent de change... c'est énorme!... quand je pense qu'en trois mois j'avais fait cette perte... ah! j'aurais pu la faire en trois heures! le reste suffira pour mes autres dettes..... comptons...

(Elle contemple les billets et l'or qu'elle a sur ses genoux, sa physionomie prend une expression d'avidité.)

SCENE VI.

Mme SAINT-LÉON, AURÉLIE.

Mme SAINT-LÉON, *l'examinant d'abord un moment.* Eh! bon Dieu! qu'est-ce que je vois?... de l'or, des billets!.... Eh bien! ma chère amie, que vous disais-je tantôt?

AURÉLIE, *se levant.* Oui... j'ai regagné une somme considérable, et je vais m'empresser de m'acquitter de tout ce que je dois... Enfin toutes mes inquiétudes, toutes mes peines sont terminées... Je vais jouir d'un peu de repos, me retrouver comme aux premiers jours de mon mariage... Soutenir sans crainte les regards de mon époux, recevoir ses éloges sans rougir. Je me dirai bien quelquefois tout bas que j'avais été coupable; mais mon repentir est si sincère! ma résolution si ferme de ne plus me laisser entraîner par cette passion fatale, qu'il me semble que mon bonheur date d'aujourd'hui.

Mme SAINT-LÉON. Je vous en félicite, je n'ai pas été aussi heureuse que vous!..... Tout ce que j'avais apporté est perdu.

AURÉLIE. Que n'avez-vous parié de mon côté?

Mme SAINT-LÉON. J'aurais craint de vous porter malheur.

AURÉLIE. Risquez une nouvelle chance.

Mme SAINT-LÉON. Avec quoi?

AURÉLIE. Empruntez.

Mme SAINT-LÉON. Je vous dois déjà; mais je ne sais quel pressentiment m'agite... je suis sûre que je vais gagner.

AURÉLIE. Et vous ne me le disiez pas.

Mme SAINT-LÉON. Rien ne porte bonheur comme l'argent prêté.

AURÉLIE, *lui présentant une bourse.* Acceptez donc quelques napoléons.

Mme SAINT-LÉON. Ah! ma chère, y songez-vous?..... se mettre au jeu avec peu de chose, il faut avoir de quoi soutenir de grands coups.

AURÉLIE. Mais, ma chère amie...

Mme SAINT-LÉON. Non, non, je vous remercie... j'aime mieux ne pas tenter la fortune... Je suis sûre cependant que j'aurais rattrapé toute ma perte

AURÉLIE. Vraiment?

Mme SAINT-LÉON. Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée. Prêtez-moi quelques billets de mille francs.

AURÉLIE. Je ne voudrais pas vous empêcher de regagner... tenez, ma chère amie, les voilà...

Mme SAINT-LÉON. Voulez-vous être de moitié?

AURÉLIE. Pourquoi?

Mme SAINT-LÉON. Vous me porteriez bonheur.

AURÉLIE. Allons, je ferai ce que vous voudrez; mais je ne veux risquer qu'une partie de mon gain : la valeur de mes diamans, pas davantage.

Mme SAINT-LÉON. Mon Dieu! vous n'aurez pas besoin de faire tous ces calculs · vous êtes en veine.

AURÉLIE. Allons donc.

SCENE VII.

DELACROIX, Les Mêmes.

DELACROIX. Enfin je vous retrouve, je vous cherche dans toutes les salles...

Mme SAINT-LÉON. Mais, monsieur, c'est une tyrannie, on ne peut pas avec vous jouir d'un moment de repos.

DELACROIX. Quoi?.. lorsque ma sollicitude...

Mme SAINT-LÉON. Si vous êtes ainsi sur mes pas, nous romprons, je vous en avertis. J'aime ma liberté! c'est pour ça que je me marie. Venez, ma chère amie.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

DELACROIX, *la regardant aller.*

Cette femme-là m'aime à la rage, à la fureur, et vraiment, on ne s'en douterait pas, elle a toujours l'air de me fuir.

SCENE IX.

UN INCONNU, DELACROIX.

(L'inconnu regarde de tous côtés avec attention.)

DELACROIX. Que veut cet homme-là?... comme il me regarde!

L'INCONNU. Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Delacroix que j'ai l'honneur de saluer.

DELACROIX. Qui êtes-vous, monsieur, je vous prie?

L'INCONNU. Vous ne me remettez pas, monsieur Delacroix.

DELACROIX, *d'un air de dédain.* Eh! mais, je ne me trompe pas... comment, c'est vous? et que faites-vous ici?

L'INCONNU. Monsieur n'ignore pas où il est?

DELACROIX. Je suis dans une maison de bon ton, chez Mme la comtesse de Martigny.

L'INCONNU. Sans doute... mais Mme la comtesse donne à jouer.

DELACROIX. A jouer! à ses amis.

L'INCONNU. A tout le monde.

DELACROIX. Comment!

L'INCONNU. Pourvu que l'on soit amené par un des habitués ou que l'on ait près d'elle une recommandation, mais surtout de l'argent

DELACROIX. Je tombe de surprise... comment, c'est ici une maison de jeu?

L'INCONNU. Clandestine, à la vérité, et où l'on ne reçoit que des gens de la haute volée.

DELACROIX. Voyez à quoi l'on est exposé, c'est affreux! Cette pauvre Mme Saint-Léon ignorait cela.

L'INCONNU. Mme Saint-Léon, la veuve d'un colonel!...

DELACROIX. Oui.

L'INCONNU. C'est elle qui vous a amené ici?...

DELACROIX. Sans doute!

L'INCONNU. Monsieur la connaît depuis long-tems?

DELACROIX. Depuis six mois. C'est une femme charmante, et je vous avouerai que j'en suis amoureux fou!

L'INCONNU. Elle est fort aimable

DELACROIX. Un peu étourdie, mais spirituelle, brillante!

L'INCONNU. Ah! cela est vrai.

DELACROIX. Je vais la prévenir de ce que vous venez de m'apprendre. Comme on doit être sur ses gardes dans Paris!

L'INCONNU, *ironiquement.* Y a-t-il long-tems que monsieur a quitté le département où il était procureur du roi?

DELACROIX. Trois ans, depuis que je n'exerce plus.

L'INCONNU. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, ce n'était pas vous que je cherchais.

DELACROIX. Tant mieux!

L'INCONNU. C'est un certain baron d'Effemberg, sur lequel j'ai besoin de quelques renseignemens.

DELACROIX. Un baron.. parbleu! il était là tout-à-l'heure, et je vous avouerai qu'il m'avait inspiré un peu de jalousie.

L'INCONNU. Bon!...

DELACROIX. J'ai cru qu'il voulait me supplanter auprès de Mme de Saint-Léon, qu'il voulait l'épouser.

L'INCONNU. Il est déjà marié...

DELACROIX. En vérité!...

L'INCONNU. Et même deux fois.

DELACROIX. C'est comme moi.

L'INCONNU. Avec cette différence qu'il n'a jamais été veuf.

DELACROIX. Ah! diable! c'est un bigame.

L'INCONNU. A ce que disent ses deux femmes.

DELACROIX. Ah! quel malheur que je ne sois plus procureur du roi! quel beau réquisitoire j'aurais lancé contre cet homme qui, abusant des liens sacrés sur lesquels repose la sécurité sociale,

trahit la bonne foi, la confiance d'un sexe dont la faiblesse et les grâces réclament également notre amour et notre protection!

L'INCONNU, *riant.* Nous ne sommes pas au tribunal!... Pardon si je vous quitte, mais...

DELACROIX. Vous me faites plaisir.

L'INCONNU. Ne dites pas que vous m'avez reconnu.

DELACROIX. Il n'y a pas de quoi se vanter.

L'INCONNU. Mais croyez que je fais mon état avec délicatesse, avec probité... d'ailleurs il en faut.

DELACROIX. Comme vous dites, il en faut. Mais on vient, j'aime autant qu'on ne nous voie pas ensemble.

(Il sort.)

SCENE X.

L'INCONNU.

Il est étonnant, le magistrat de province! il a l'air de me dédaigner... Honnête et malheureux, le besoin m'a jeté dans cette carrière... mais on peut faire du bien partout! même où tant d'autres font du mal. Voici cette malheureuse jeune femme... elle me fait de la peine... Que ne puis-je la sauver des piéges qui l'entourent de tous côtés!..

(Il regarde Aurélie avec intérêt et sort.)

SCENE XI.

AURÉLIE.

(Elle entre précipitamment et se jette dans un fauteuil; elle est pâle et défaite.)

Fortune cruelle... tu ne cesseras donc pas de me persécuter. Il est donc vrai que d'un seul pas dépend le bonheur ou le malheur de la vie!.. Epouse, mère, sœur, amie, je ne suis plus rien... Je ne suis qu'une joueuse!... et je ne puis m'expliquer cette passion... Est-ce l'amour du gain? non, c'est un besoin d'émotions, c'est une fièvre, c'est une soif qui s'accroît lorsque l'on veut la satisfaire... et ce n'était pas l'amour du jeu qui m'entraînait... c'était le désir de réparer des pertes humiliantes... j'avais gagné, j'ai tout reperdu!.. Comment reparaître devant mon époux?.. Si j'osais tenter encore une chance... une terrible... ce portefeuille! (*Elle recule.*) Ah! pourquoi l'ai-je apporté avec moi... je cherche dans mon cœur du désespoir, j'y trouve un sang-froid glacial. Aurélie! Aurélie! quel est ton avenir?...

(Elle cache sa figure dans ses mains.

SCENE XII.

AURÉLIE, LE BARON.

LE BARON, *à part.* Seule... elle rêve profondément... L'instant est favorable. (*Haut.*) Eh quoi! madame, vous vous laissez abattre par un revers!

AURÉLIE. Qui me parle?..... qui me poursuit?... Ah! pardon, monsieur le baron, j'étais préoccupée.

LE BARON. Les chances du jeu sont si diverses! le sort est si variable...

AURÉLIE, *avec amertume.* Je ne m'en suis pas aperçue; il me persécute avec une constance!...

LE BARON. Dont j'ai été victime comme vous!

AURÉLIE. Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous obstiné à suivre ma fortune?

LE BARON. Mais, madame, c'est dans le malheur qu'on doit trouver ses amis... où est le mérite de les suivre quand ils sont heureux? Je serais trop flatté que vous eussiez remarqué mon dévouement.

AURÉLIE. Je ne le comprends pas, monsieur.

LE BARON. Votre cœur est pourtant digne d'apprécier ce qu'il y a de délicat dans la conduite d'un homme qui chercherait l'infortune pour se rapprocher de celle...

AURÉLIE, *très-sévèrement.* Plait-il, monsieur?

LE BARON, *vivement.* Ah! madame, ne soyez étonnée que du tems que j'ai passé sans oser exprimer ce que j'éprouvais... Il m'a fallu bien de la force pour contenir l'expression de mes sentimens... il a fallu tout le respect que vous m'inspiriez...

AURÉLIE. Et qui s'est évanoui sans doute. Il en est tems encore, arrêtez cette déclaration inconvenante... j'oublierai que vous l'avez faite.

LE BARON, *avec ménagement.* Mais, madame, oublierez-vous aussi les engagemens que vous avez contractés?

AURÉLIE. Oh! ciel! se peut-il que je me sois compromise à ce point! Oui, j'ai accepté votre or! funeste entraînement du jeu! et vous osez profiter de l'avantage que vous donne sur moi mon imprudence...

LE BARON. Ne le croyez pas, madame... moi, abuser d'un service que j'ai eu tant de plaisir à vous rendre!

AURÉLIE. Il faut que je m'acquitte, monsieur, il le faut, au prix de mon sang de ma vie! il le faut pour mon honneur... mais où trouver... grand Dieu!... Oui, oui, le sacrifice est grand, mais il est nécessaire, mais lui seul peut me sauver! prenez, monsieur, prenez cette somme.

(Elle lui présente le porte-feuille.)

LE BARON. Je n'en veux point.

AURÉLIE. Vous ne pouvez refuser... je vous la dois, je veux m'acquitter!.. Ciel! un homme aurait le droit de m'insulter parce qu'il m'a obligée!.. Je le répète, prenez ce portefeuille...payez-vous, monsieur, payez-vous.

LE BARON. Madame...

AURÉLIE, *le posant sur la table.* C'est le comble de l'humiliation, mais je la mérite: il n'y a qu'une *joueuse* qui puisse la subir.

LE BARON. Madame!...

AURÉLIE. Nous sommes quittes, monsieur, vous êtes payé... il m'en coûte cher, mais je ne serai plus forcée de rougir devant vous.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE XIII.

LE BARON.

Elle fuit, elle laisse ce portefeuille... je saurai le lui faire reprendre. Comment se trouve-t-elle confondue dans cette société de femmes étourdies, légères, coquettes, intéressées?.. Une seule passion lui a fait perdre l'apparence de cette pureté que son cœur a conservée!..... mon amour s'augmente de tous les obstacles qui l'entourent. Je suis las de ces conquêtes faciles qui satisfont la vanité, qu'entretient le caprice et que suivent bientôt le dégoût et la satiété... mais Aurélie... c'est la sagesse égarée dans une fausse route... L'amour s'y rencontre, il ne l'abandonnera pas qu'il n'en ait triomphé... (*Souriant avec amertume.*) Oh! femmes!... femmes!... que de folies vous m'avez fait faire... Eh bien! encore une!

SCENE XIV.

LE BARON, DELACROIX.

DELACROIX, *un peu gris.* Je cherche ma nièce partout.... il est heure de se retirer, parce que la décence... et puis ce que j'ai appris sur cette maison... Le souper était délicieux... les vins d'une finesse... Ah! monsieur le baron, avez-vous vu ma nièce?

LE BARON. Je n'ai pas l'honneur de la connaître, monsieur.

(Il sort.)

DELACROIX, *sans voir qu'il est seul.* Tant pis pour vous, car c'est une très-jolie femme... Je vous demande bien des pardons... vous n'auriez pas vu Mme Saint-Léon!... il y a tant de monde dans ces salons!... on s'y perd: l'une jouait, l'autre dansait, moi je soupais... Mais enfin il faut qu'un cavalier qui a deux dames sous sa responsabilité... Eh bien! où est-il donc, le baron? il est parti, c'est un malhonnête, d'ailleurs un homme qui se perd pour les femmes ne mérite aucun égard..... aucun... fi!...

SCENE XV.

Mme SAINT-LÉON, DELACROIX.

DELACROIX. Ah! vous voilà, madame, je vous demande aux échos et personne ne me répond...

Mme SAINT-LÉON. Les salons sont déserts, tout le monde se retire... Avez-vous vu votre nièce?

DELACROIX. Ma foi non... je sors de table!... Vous ne savez pas, madame, dans quelle maison?...

Mme SAINT-LÉON, *préoccupée.* Et le baron?...

DELACROIX. Il n'est pas poli, lui... je lui adresse la parole, il me tourne le dos sans me répondre...

Mme SAINT-LÉON. Mais où peut être Aurélie?

DELACROIX. C'est ce que je dis, où peut-elle être? car...

SCENE XVI.

LES MÊMES, AURÉLIE.

AURÉLIE, *sèchement.* C'est vous que je cherche, madame.

Mme SAINT-LÉON. Eh bien! ma chère amie, j'ai regagné.

AURÉLIE. Tant mieux pour vous.

Mme SAINT-LÉON. Est-ce que vous avez perdu?

AURÉLIE. Tout... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... dans quel lieu infâme m'avez-vous conduite?

Mme SAINT-LÉON. Comment?... mais....

AURÉLIE. Taisez-vous! Que je ne vous revoie de ma vie. Mon oncle, votre bras, votre bras sur-le-champ! partons!

DELACROIX. Je vais envoyer chercher une voiture...

AURÉLIE. On y est allé.

DELACROIX. Eh bien ! mesdames ?...

(Il leur offre la main.)

AURÉLIE. N'avez-vous pas entendu que je ne veux pas revoir cette femme...

Mme SAINT-LÉON. Aurélie !...

DELACROIX. Quel langage !.. votre tante future !...

AURÉLIE. Mais que vois-je ? vous n'êtes pas de sang-froid !...

DELACROIX. Je ne danse ni ne joue, moi... il faut bien faire quelque chose ! Ce diable de champagne frappé !...

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Madame, la voiture est là !

AURÉLIE. Je m'en irai seule... Ah ! quelle leçon !...

(Elle leur lance un regard terrible et sort.)

Mme SAINT-LÉON. Votre nièce est un peu folle.

DELACROIX. Non, c'est que vous ne savez pas, cette maison n'est pas ce que vous croyez, on vous a trompée !... c'est une maison de jeu.... et la danse et la bonne chère sont des appas trompeurs... Nous n'y reviendrons plus quand nous serons mariés... A demain notre contrat, n'est-ce pas ?...

Mme SAINT-LÉON, *tendrement.* Vous le voulez ?...

DELACROIX. Vous pourrez vous vanter d'avoir la meilleure cave de tout Paris.

(Il lui offre le bras et sort en chancelant.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le salon du premier acte. A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

JULIEN.

Enfin l'on est rentré, je puis aller me coucher... J'ai veillé une partie de la nuit pour attendre madame... Aller en soirée le jour même du départ de monsieur... et des soirées qui durent jusqu'au matin ! ce n'est réellement pas moral !... Mais on frappe encore à la grande porte ! qui cela peut-il être ?... (*Il regarde à la croisée.*) Ah ! mon Dieu ! c'est monsieur... comment de retour sitôt !... Ma foi, madame a bien fait de rentrer il y a un quart-d'heure.

SCENE II.

ERNEST, BELFONT, JULIEN.

BELFONT, *donnant son manteau à Julien.* Julien, allez préparer la chambre à côté de la mienne pour M. Ernest. Ne faites pas de bruit, que l'on ne réveille pas madame !... mon retour précipité lui causerait de l'inquiétude.

JULIEN. Ça suffit, monsieur. (*A part.*) Il n'a pas eu le tems d'aller jusqu'à Bordeaux.

(Il sort.)

SCENE III.

ERNEST, BELFONT.

BELFONT. Je m'y prendrai avec adresse, avec ménagement, pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle.

ERNEST. Il est heureux, mon cher Belfont, que je me sois arrêté dans la même auberge que vous, et que je vous aie ainsi évité un voyage inutile.

BELFONT. Et ce malheureux Delmare est en fuite.

ERNEST. Toutes ses précautions avaient été prises : il était déjà hors de France quand on a su qu'il manquait.

BELFONT. Un ami !... un homme à qui j'ai donné plus que ma fortune, puisque j'ai mis entre ses mains ma signature.

ERNEST. Vous avez répondu pour lui ?

BELFONT. Voilà mon malheur.

ERNEST. Mais, mon ami, votre crédit est bon, votre réputation parfaite.

BELFONT. Raison de plus ! si j'avais seulement l'apparence d'un peu de dérangement dans mes affaires, crédit, réputation, tout serait perdu !

ERNEST. Vous n'en êtes pas là.

BELFONT. Pas tout-à-fait heureusement.

ERNEST. Vous avez des amis.

BELFONT. Des amis ! Je me garderais bien de leur découvrir ma position.

Digitized by Google

ERNEST. Mais, moi, mon cher Belfont, moi qui vais être dépositaire de la fortune de votre belle sœur, ne pourrais-je vous offrir?...

BELFONT, *sévèrement*. Que dites-vous, Ernest! votre amitié vous égare: jeune encore dans les affaires, n'oubliez pas que vous ne devez jamais exposer les fonds d'autrui; que le bien de votre femme ne vous est confié que pour le faire valoir, et qu'un dépôt est une chose sacrée.

ERNEST. Je suis tellement sûr de votre probité!

BELFONT. Il ne suffit pas que je sois honnête, il faut que je sois solvable!.... Au surplus, Ernest, que tout le monde ignore ces détails, c'est moi qui veux les apprendre à ma femme; dans cette circonstance malheureuse, elle peut m'être d'un grand secours.

ERNEST. Je voudrais aussi pouvoir vous être utile: si mon zèle, si mon travail peuvent vous servir?...

BELFONT. Je ne refuse rien, que ce qui ne vous appartient pas. Oui, mon ami, vos talens, votre probité me serviront plus que vous ne pensez. J'ai un projet: mais il faut avant tout que je parle à ma femme, je vais la faire prévenir de mon retour.

SCENE IV.

ERNEST.

Quel ami! dans son malheur il songe encore à rendre les autres heureux. Chère Eugénie, je suis sûre qu'elle pensera comme moi, et que si nous pouvons obliger Belfont.....

SCENE V.

ERNEST, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Ernest.... que viens-je d'apprendre! vous avez rencontré mon frère en route, vous le ramenez?

ERNEST. Oui, ma chère amie, sa présence à Bordeaux est inutile.

EUGÉNIE. Les affaires sont donc arrangées?.... Ah! tant mieux, cela va avancer notre mariage. J'avais de l'inquiétude, mon frère craignait une banqueroute.

ERNEST. Il ne la craint plus.

EUGÉNIE. Je puis donc me livrer au plaisir de vous revoir, je puis avouer mes sentimens pour vous, Ernest, vous les connaissez depuis long-tems.

ERNEST. Je suis heureux qu'ils n'aient pas changé.

EUGÉNIE. Mais, vous me dites cela d'un ton triste, vous n'avez pas l'air heureux, satisfait? Est-ce qu'au moment de nous engager vous changeriez de sentimens?

ERNEST. Ne le pensez pas, Eugénie, je serai toujours le même: exempt des passions dangereuses de la jeunesse, j'en ai été préservé par la tendresse pure et douce que je vous ai vouée; j'ai dû à cet amour vertueux la paix du cœur dans la saison des orages; je lui devrai le calme, le bonheur de toute ma vie.

EUGÉNIE. Je ne sais si je dois être contente d'être aimée avec tant de modération. J'aurais été bien aise d'inspirer une passion vive, cela aurait flatté mon amour-propre.... non, non, Ernest, je vous fais de la peine.... ne croyez pas cela; je suis aussi raisonnable que vous. Un bonheur paisible me convient, il est plus sûr.

SCENE VI.

LES MÊMES, AURÉLIE, *sortant de la chambre à droite*.

AURÉLIE, *inquiète*. Dois-je croire ce qu'on vient de me dire? mon mari est de retour?... Vous voilà, Ernest?.... qu'y a-t-il de nouveau?...

ERNEST. Monsieur Belfont vous l'apprendra lui-même, madame.

EUGÉNIE. Oui, ma sœur, ne sois pas inquiète, tout va bien, j'épouse Ernest: et mon frère veut que ce mariage ait lieu très-promptement.

AURÉLIE. Tant mieux, mes bons amis, votre bonheur me rendra heureuse, aussi heureuse que je puis l'être... (*A part.*) Ils ne se doutent pas du coup affreux qui les attend.

ERNEST. Notre union ne sera pas une affaire de convenance ni d'intérêt: mais le contrat de notre bonheur.

AURÉLIE. Puissent ces présages ne pas vous tromper!

ERNEST. Nous aurons sous les yeux un trop bel exemple à imiter.

EUGÉNIE. J'aimerai mon mari comme ma sœur aime le sien, je la prendrai en tout pour modèle.

ERNEST. Vous ne sauriez mieux faire, Eugénie; votre sœur a tant de vertus!....

AURÉLIE, *à part*. Qu'il est cruel d'entendre un éloge qu'on ne mérite pas!

ERNEST. Nous voilà réunis pour long-tems. Nous habiterons la même maison,

nous vivrons dans la plus douce intimité.

EUGÉNIE. Est-ce aujourd'hui que nous signerons le contrat de mariage?... Je vais faire venir mes marchands d'étoffes, le bijoutier, la marchande de modes! Je compte sur vous, monsieur Ernest, pour choisir avec moi, car je veux être mise à votre goût.

ERNEST. Vous serez toujours charmante. Je vous laisse la maîtresse de choisir vous-même.

EUGÉNIE. Non, cela ne me fera pas autant de plaisir que si toutes ces choses-là me venaient de vous.

ERNEST, *à Aurélie.* Eh bien! madame, auriez-vous la bonté de me remplacer? je me méfierais de mon goût, et je m'en rapporte au vôtre.

AURÉLIE, *souriant avec peine.* Votre confiance me flatte.

EUGÉNIE. Mais, ma sœur, et toi aussi tu as l'air triste. Est-ce que le retour de mon frère ne t'a pas rendu ta gaîté?... Oh! moi, quand je serai la femme d'Ernest et qu'il reviendra d'un voyage, je montrerai une joie....

AURÉLIE. Que tu es folle!

EUGÉNIE. Si mon frère te voyait comme cela, il croirait que son retour te fait de la peine.

AURÉLIE. Tu ne le penses pas, j'espère.

EUGÉNIE. Non sans doute : mais écoute, ma sœur, pendant que nous sommes seuls, car Ernest n'est pas de trop: il faut que je te l'avoue, j'ai souvent supposé que tu avais des peines secrètes; pourquoi ne me prends-tu pas pour confidente?

AURÉLIE. Voilà mon mari. (*A part.*) Je tremble à son approche.

SCENE VII.

Les Mêmes, BELFONT.

EUGÉNIE. Mon frère!....

BELFONT. Eugénie, laisse-nous seuls un moment, j'ai à parler à ta sœur.

EUGÉNIE. Je sors (*A part.*) Et lui aussi a l'air préoccupé.... Au moment où je vais être heureuse!.... Ah! il se passe quelque chose!.. (*Haut.*) Je sors, mon frère. Venez-vous, Ernest.

ERNEST. Oui, ma chère Eugénie.

(Elle sort avec Ernest.)

SCENE VIII.

BELFONT, AURÉLIE.

AURÉLIE, *à part.* Est-il instruit de ma conduite?.....

BELFONT. Aurélie, ma femme, mon amie, j'ai une confidence à te faire.

AURÉLIE. Qu'est-ce donc, mon ami?.... comme tu as l'air défait, abattu.

BELFONT. J'ai cependant du courage; mais il en faut beaucoup dans cette circonstance.

AURÉLIE. Explique-toi donc, tu m'effraies.

BELFONT. Mon voyage n'a pas été heureux, je suis enveloppé dans l'affreuse banqueroute de Delmare. Tous les effets que j'ai souscrits pour ce correspondant infidèle vont m'arriver, je suis responsable; il faut que je paie ou je suis déshonoré, ma maison est perdue! Tu changes de couleur, tu supportes cette nouvelle avec moins de calme et de résignation que moi...rassure-toi, nous avons un moyen de salut dans cette crise. Aurélie, c'est à toi que je m'adresse; je connais ton cœur, ta raison. Tu sacrifieras volontiers des bijoux futiles, des ornemens frivoles, pour me donner le tems de trouver des ressources.... Tu ne réponds rien.... mais..... Aurélie, il y va de l'honneur. Un négociant qui a une fois suspendu ses paiemens perd la confiance publique et ne se relève jamais.

AURÉLIE, *égarée.* Que me demandes-tu?..

BELFONT. Quoi!.... tu hésiterais!...

AURÉLIE, *pleurant.* Ah! Charles, que je suis malheureuse!....

BELFONT. Je ne te comprends pas.

AURÉLIE. S'il fallait donner ma vie pour te sauver!

BELFONT. Calme-toi, ce que je te demande n'est qu'un sacrifice momentané. Mon zèle, ma probité me soutiendront, et ma maison se rétablira, si le secret le plus profond peut couvrir l'embarras où je me trouve.

AURÉLIE. Tu m'arraches le cœur!... il faut que je te dise tout! que je te découvre cet affreux mystère, que tu connaisses toute l'horreur de ta situation.

BELFONT, *effrayé.* Grand Dieu! que vas-tu m'apprendre?

AURÉLIE, *après un silence.* Tu es ruiné!..

BELFONT. Mais tes diamans...

AURÉLIE. Sont vendus.

BELFONT. Ton bien!....

BELFONT. Un dépôt !...

AURÉLIE. On doit mourir auprès, mais doit-on se laisser déshonorer.

BELFONT. Que voulez-vous dire ?...

AURÉLIE. Jamais cet aveu ne sortira de ma bouche.

BELFONT. Il le faut, madame, il le faut.

AURÉLIE. Jamais. Au reste, Charles, j'ai perdu le droit d'habiter sous le même toit, que vous. Notre séparation est nécessaire, faites-la prononcer par les lois.

BELFONT. C'est vous qui la demandez ?..

AURÉLIE. J'ai mieux aimé vous prévenir; vous l'auriez exigée.

BELFONT. Je pouvais pardonner ma ruine. Je pouvais me résigner à la pauvreté. Avec l'amour du travail, l'homme peut toujours se procurer un logement et du pain. Je pouvais renoncer à ma position dans le monde, et me consoler avec une femme à qui son repentir aurait mérité mon indulgence. Mais cette femme a commis... (*avec énergie*) UN VOL !... oui, elle a violé un dépôt !..... Ah ! certes, elle a raison : elle doit se séparer de son époux, renoncer à élever ses enfans, elle doit cacher sa honte dans un asile obscur... Ah! malheureuse Aurélie !...

(*Il la regarde avec douleur et sort précipitamment.*)

SCENE XI.

AURÉLIE, *seule.*

Je l'avais prévu; sa sévérité est juste. Un repentir tardif ne peut effacer mes torts. Où pourrai-je me montrer maintenant sans rougir? Cependant quand je regarde l'avenir qui m'est réservé, quel vide affreux s'offre à moi ! Une séparation !.. me détacher, m'arracher de tout ce qui fait le bonheur de la vie. Plus d'époux, plus d'enfans. Je serai donc au monde seule avec mes remords !... Mon Dieu ! éclairez-moi ! Je n'ai qu'un parti à prendre, il est désespéré; mais il est nécessaire. Jamais je ne pourrai vivre en face de celui dont la vue serait un reproche continuel. Je pars à l'instant même de cette maison. Il l'a dit. Je dois cacher ma honte dans un asile obscur. Il ignorera le lieu de ma retraite, le lieu où mes larmes vont effacer ma faute : mais j'éviterai le scandale d'une séparation publique. (*A une table : elle parle tout en écrivant.*) Ecrivons à mon mari qu'il sache que mon cœur n'est pas corrompu..... que le repentir y est entré..... que je l'aime !.... que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, que je n'ai eu qu'un tort..... *le jeu !* mais qu'aucune autre faute !...

(*Elle se lève.*)

SCENE XII.

AURÉLIE, JULIEN.

JULIEN. Madame, un monsieur qui vous demande !

AURÉLIE. Moi ?..... je ne veux voir personne.

JULIEN. Il me suit !... le voilà !

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LE BARON D'EFFENBERG, AURÉLIE.

AURÉLIE. Vous ici, monsieur ?...

LE BARON. Oui, madame, j'ai appris la position critique de votre mari, et je ne crois pas être généreux en venant vous offrir les moyens de l'en tirer.

AURÉLIE. Que voulez-vous dire ?...

LE BARON. Un correspondant de Bordeaux l'entraîne dans une faillite.

AURÉLIE. Eh bien !

LE BARON. Cet argent que vous avez voulu me rendre peut le tirer d'embarras.

AURÉLIE, *sèchement.* Après !

LE BARON. Peut-être ignoriez-vous, quand vous me l'avez restitué....

AURÉLIE. Il est vrai : mais maintenant que je sais tout, je refuse encore de le reprendre.

LE BARON. Mais, madame...

AURÉLIE. Mais, monsieur, comment osez-vous vous présenter chez moi ?...

LE BARON. Pourquoi ne m'y présenterais-je pas?...

AURÉLIE. Si mon mari vous rencontrait....

LE BARON. N'est-il pas absent ?...

AURÉLIE. Non, monsieur, il est de retour.

LE BARON, *avec légèreté.* Eh bien ! il est dans le commerce, dans les affaires ; j'ai des fonds à placer, une spéculation à lui offrir.

AURÉLIE. Laissez-moi, monsieur, je suis quitte envers vous, vous n'avez plus le droit de me poursuivre de vos odieuses prétentions.

LE BARON. Eh quoi ! madame, après

avoir accepté mes services, être devenue, au jeu, mon associée... Il est impossible que vous vous soyez méprise sur mes sentimens.

AURÉLIE. O comble d'humiliation! sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle.

LE BARON. Non, madame, je ne sortirai pas.

AURÉLIE. Il faut pourtant que je me délivre de votre présence.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, BELFONT, AURÉLIE.

BELFONT. Que vois-je ?..

LE BARON, *avec un grand song-froid*. Monsieur est votre mari?

BELFONT. Que faites-vous ici, monsieur?

LE BARON, *toujours avec song-froid*. Ne jugez pas sur l'apparence, monsieur. Je suis un homme d'honneur, je ne veux pas accepter de madame ce qui ne lui appartient pas. Elle n'a pas le droit de payer ses dettes avec la fortune de sa sœur. Elle a laissé ce portefeuille dans mes mains; je venais le lui rapporter.... Elle s'acquittera quand elle pourra. (*Il jette le portefeuille sur la table avec dédain.*) Le baron d'Effemberg saura se ruiner plutôt que de faire une bassesse.

(Il sort.)

SCENE XV.

AURELIE, BELFONT.

BELFONT. Quel est cet homme, madame?

AURÉLIE. Celui... qui voulait me perdre...

BELFONT. Ce dernier trait manquait à ma honte! Il faut que j'aie sa vie ou qu'il ait la mienne... et cette provocation...

(Il va à la table et écrit.)

AURÉLIE. Belfont! mon ami!..

SCENE XVI.

LES MÊMES, ERNEST, EUGENIE.

ERNEST. Qu'y a-t-il donc?

AURÉLIE. Empêchez-le de sortir, il y va de ses jours. (*Ernest et Eugénie se tiennent près de Belfont qui écrit. A part.*) Je ne dois plus les revoir. Adieu! adieu! pour toujours.

(Elle sort précipitamment.)

EUGÉNIE. Mon frère, il y va de vos jours, dit-elle?

BELFONT. Je suis déshonoré!.. C'est un affront qu'il faut que je lave dans son sang. (*Il voit la lettre d'Aurélie.*) « A mon mari....... » C'est l'écriture d'Aurélie! « Quand tu liras ces lignes, » tu m'auras vue pour la dernière fois. « Je ne puis rester près de ceux dont j'ai mérité la haine et le mépris! » Et je l'ai laissée sortir... Est-elle encore dans la maison?... (*Criant.*) Simon, Julien!... Où est ma femme?...

(Il sonne.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, SIMON, JULIEN *accourant*.

BELFONT. Où est ma femme, vous dis-je?

JULIEN. Monsieur, elle vient de sortir, c'est Simon qui a été chercher la voiture!...

BELFONT. Malheureuse!... courons!... mais de quel côté?

SIMON. Monsieur, elle a dit au cocher: *au Pont-Royal.*

BELFONT. Au Pont-Royal! Dieu!... elle est perdue!...

(Il tombe sur un fauteuil; Ernest et Eugénie se groupent près de lui; les deux domestiques paraissent consternés. Le rideau baisse)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Une misérable chambre en mansarde, dans une maison du quartier du Jardin des Plantes.

SCENE PREMIERE.

AURÉLIE, *vêtue de noir pauvrement, mais avec propreté. Elle travaille à une broderie. Elle est assise près d'une petite table.*

Celui qui m'a retirée de l'eau, il y a cinq ans, aurait dû m'y laisser périr. Travail et misère, voilà ma vie Que de tems il faut pour achever une misérable broderie! Cet ouvrage est si mal payé! et je ne suis pas toujours sûre de le placer.... Deux termes de mon loyer en arrière... et cette chambre si humide, si froide. Je n'ose, dans mes regrets, penser à mon bonheur d'autrefois. J'ai tout perdu par ma faute. Mais ce que je me rappelle pour me punir, c'est l'amitié de ma sœur que j'ai entraînée dans ma ruine: c'est l'amour de mon époux, de ce pauvre Charles, et sa mort qui a peut-être été la suite des chagrins que je lui ai causés. Ah! chassons ces tristes pensées. Vivons seule, ignorée, pour n'être pas méprisée.

SCENE II.

Mme DELACROIX, AURÉLIE.

(Mme Delacroix frappe en dehors.)

AURÉLIE. Qui peut venir?...

(Elle se lève.)

Mme DELACROIX, *en dehors*. Est-ce ici qu'il y a un appartement à louer?

AURÉLIE. Je connais cette voix.

(Elle ouvre.)

Mme DELACROIX, *entrant un parapluie à la main; elle est en petite robe d'indienne, avec un schall très-sec et un mauvais chapeau.* Pardon de vous déranger, madame. L'écriteau annonce une chambre et un cabinet.

AURÉLIE. Que vois-je!

Mme DELACROIX. Aurélie!

AURÉLIE. Madame Saint-Léon!

Mme DELACROIX. Non, madame Delacroix.

AURÉLIE. Mon oncle vous a épousée?

Mme DELACROIX. Pour mon malheur, et un peu pour le sien..... Mais, Aurélie, pouvais-je m'attendre à vous trouver ici!

AURÉLIE. Pouvais-je penser que vous y viendriez!

Mme DELACROIX. On vous croyait morte, noyée...

AURÉLIE. Plût au ciel que je le fusse!

Mme DELACROIX. C'est un événement, un miracle! je n'en reviens pas. Mais j'ai bien des choses à vous demander, j'en ai beaucoup à vous dire. (*Elle regarde autour d'elle.*) Ma chère, nous ne sommes pas aussi brillamment ici qu'à la dernière soirée où je vous ai vue chez Mme de Martigny.

AURÉLIE. Que me rappelez-vous!

Mme DELACROIX. Oui, oui: jetons un voile sur le passé.

AURÉLIE. Cependant, si j'osais vous interroger...

Mme DELACROIX. Parlez, parlez, ma chère amie.

AURÉLIE. Donnez-moi des nouvelles de ma sœur, car pour mon mari, j'ai su...

Mme DELACROIX. Quelque tems après votre disparition, Belfont et Ernest sont partis pour l'Amérique, afin de tenter, je crois, les chances du commerce.... Mais! (*Elle soupire.*) Votre sœur est restée chez sa tante, Mme de Séligny, la veuve d'un conseiller d'état.

AURÉLIE. Une femme bien respectable! qui demeure dans ce quartier. Et depuis, vous n'avez pas eu d'autres nouvelles?

Mme DELACROIX. Non; la famille ne me voit pas: ce qui du reste m'est fort égal!

AURÉLIE. Mais parlez-moi donc de mon oncle, de vous. Par quel hasard cherchez-vous un logement dans cette rue si écartée... si triste?

Mme DELACROIX. Par raison d'économie, de réforme, ma chère! J'avais le même défaut que vous, et j'y joignais le goût des parures et de la coquetterie. (*S'apercevant qu'Aurélie regarde sa toilette un peu négligée.*) Ah! j'en ai bien rabattu. Aussitôt que j'ai été mariée, je me suis aperçue que j'avais fait une sottise. M. Delacroix, qui voyait autrement que moi sur tout le reste, a vu de même dans cette occasion. C'est le seul point sur lequel nous ayons jamais été d'accord. Bientôt notre ménage est devenu un enfer. Mon mari, pour s'étourdir, s'est jeté à corps perdu dans les plaisirs de la table

moi, dans le tourbillon du monde. La fortune a été grand train. Comme nous ne nous rencontrions au logis que pour disputer, nous avons fini par habiter deux appartemens dans la même maison, ensuite deux maisons dans la même rue; après cela deux rues dans le même quartier. Il a bu ses meubles, j'ai joué les miens, et il nous en reste si peu maintenant, que cette chambre et ce cabinet suffiront pour recevoir notre mobilier.

AURÉLIE. Vous voilà donc aussi malheureuse que moi!

Mme DELACROIX. Pas tout-à-fait, car vous ne me paraissez pas résignée à votre situation, et je le suis à la mienne. Mais, dites-moi : vous quittez donc ce logement?

AURÉLIE. Il le faut bien. Je dois deux termes, et l'on m'a donné congé.

Mme DELACROIX. Pauvre femme! Et vous n'avez pas de ressources?

AURÉLIE. Pas d'autres que mon travail.

Mme DELACROIX. A peu près vingt sous par jour : vivez donc avec cela!

AURÉLIE. Et voilà huit jours que je n'ai rien reçu.

Mme DELACROIX. Mais, mon enfant, il y a un moyen...

AURÉLIE, *vivement*. Honorable?

Mme DELACROIX. Je m'en suis servi plusieurs fois.

AURÉLIE. Qu'est-ce donc?

Mme DELACROIX. Vous le refuseriez peut-être : je me charge de l'employer pour vous.

AURÉLIE. Cependant...

Mme DELACROIX. Laissez-moi faire. Je veux vous obliger.

AURÉLIE. Mon embarras est cruel, car en quittant ce logement, où irai-je?

Mme DELACROIX. Pourquoi pas chez votre sœur?

AURÉLIE. Ah! je rougirais trop.

Mme. DELACROIX. Eh bien! venez avec nous. Votre oncle sera charmé de vous revoir.

AURÉLIE. Vous m'aviez dit que vous logiez séparément.

Mme DELACROIX. Le malheur nous a rapprochés. Et puis, M. Delacroix s'est remis à travailler, il a pris une échoppe au Palais, et il copie des écritures de chicane. Savez-vous que, quand il veut, il gagne ses cent sous par jour. Ah! s'il ne buvait pas, cet homme-là deviendrait quelque chose...Mais il faut que j'aille le retrouver, que je l'amène pour voir si ce logement lui conviendra. Il avait une affaire près d'ici à Sainte-Pélagie, et il devait m'attendre en bas. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! il pleut!... le pauvre homme sera trempé, c'est moi qui ai le parapluie.

(On entend Delacroix chanter dehors l'air de *Robin des bois* :

C'est ma philosophie. (*bis.*)

Mme DELACROIX. Tenez, je l'entends.

SCENE III.

Mme et M. DELACROIX, AURÉLIE.

(Il est vieilli, il a le nez bourgeonné, son costume est sec; le pantalon râpé avec d'énormes sous-pieds, une redingote en mauvais état, et il a l'air gai d'un homme habitué au vin et se souciant peu de la misère.)

DELACROIX. La portière m'a dit que vous n'étiez pas descendue, vous avez été bien long-tems.

Mme DELACROIX. Vous n'en serez pas étonné quand vous saurez la rencontre que je viens de faire.

DELACROIX. Une ancienne connaissance?

Mme DELACROIX. Mieux que cela.... voyez.

DELACROIX. Comment! se peut-il! ma nièce!

AURÉLIE. Vous me reconnaissez, malgré le changement que le malheur a dû opérer sur mes traits.

DELACROIX. C'est toi, ma pauvre Aurélie? Je t'ai bien cherchée, et ton mari aussi, avant son départ pour l'Amérique.

AURÉLIE. Il aurait pu me pardonner! Oh! non, j'étais trop coupable.

DELACROIX. Bah! bah! Il n'y a pas de rancune éternelle. Vois madame Delacroix et moi, nous avions juré de ne jamais nous revoir, eh bien! nous nous sommes raccommodés. Je suis si tolérant quand j'ai dîné chez quelque client ou déjeuné à la buvette.

(*Il chante.*)

A jeun, je suis trop philosophe,
Le monde me fait peine à voir...

Mme DELACROIX. Taisez-vous donc. Que c'est de mauvais ton de chanter ainsi!

DELACROIX. Je suis un peu gai. C'est la pluie qui en est cause.

Mme DELACROIX. Comment, la pluie vous a grisé?

DELACROIX. Sans doute, parce que, quand j'ai senti qu'il tombait de l'eau, moi qui ne l'aime pas... je suis entré, pour me mettre à couvert, en face...

(*Il chante.*)

Au cabaret, au cabaret,
Je ne crains ni vent ni tonnerre,
Au cabaret, au cabaret.

Mme DELACROIX. Voyons, monsieur Delacroix, parlons raison, si vous pouvez.

DELACROIX. Je suis si heureux, si gai, d'avoir retrouvé ma pauvre nièce!

AURÉLIE, *tristement*. Vous êtes trop bon.

Mme DELACROIX. Il s'agit de l'obliger.

DELACROIX. Je me jetterais pour ma nièce... pas dans l'eau... mais dans le feu!

Mme DELACROIX, *allant à la table*. Je vais écrire une lettre.

DELACROIX. A qui, madame Delacroix? à qui? Je n'aime pas les correspondances.

Mme DELACROIX, *écrivant*. N'allez-vous pas faire le jaloux?

DELACROIX. J'ai droit de l'être, et vous êtes encore assez piquante, malgré vos trente-six ans....

Mme DELACROIX, *écrivant*. Trente-deux, monsieur!

DELACROIX. Vingt-deux, si ça vous fait plaisir, mon ange! Vois, Aurélie, comme je suis galant, et quel bon ménage nous faisons.... depuis huit jours!

Mme DELACROIX. Ma chère amie, dites-moi votre numéro, que je le donne bien exactement avec votre adresse.

AURÉLIE. Cinquante-sept.

Mme DELACROIX. Cinquante-sept! il y a bien long-tems qu'il n'est sorti à Strasbourg. Il faudra que je le mette avec le trente-neuf, l'âge de cet homme qui a été condamné hier.

DELACROIX. Vous voyez qu'elle est incorrigible; elle met à la loterie des sommes avec lesquelles je mettrais dans ma cave quelques feuillettes de bon vin.

Mme DELACROIX. Vilain buveur! (*Elle a plié la lettre.*) Un peu de poudre pour mettre sur cette adresse. Vous n'en avez pas? je vais y mettre du tabac. (*Elle tire sa tabatière.*) En usez-vous? ma chère?

AURÉLIE. Non.

Mme DELACROIX. Eh bien, moi, j'en prends, cela réveille les idées, cela égaie.

(Elle prise.)

DELACROIX, *lui prenant une prise*. Aussi est-elle toujours gaie.

Mme DELACROIX. D'ailleurs, avec de la propreté cela ne paraît pas. (*Elle tire un mouchoir de couleur.*) Ah ça, je vais porter cette lettre moi-même. Il est inutile de faire gagner cela à un commissionnaire. Monsieur Delacroix, vous me retrouverez à la maison.

AURÉLIE. Je descends avec vous... il faut que j'aille porter cet ouvrage.

DELACROIX. J'attendrai ton retour, ma nièce. Je veux causer avec toi d'affaires de famille. Et vous, madame Delacroix, serez-vous long-tems?

Mme DELACROIX. Non, je porte cette lettre dans la rue voisine. (*Bas à Delacroix.*) Voyez, car vous croiriez des choses...

DELACROIX, *lisant, et lui parlant bas.* Au bureau de bienfaisance... mais vous n'y avez plus crédit?

Mme DELACROIX. Pour moi, c'est possible; mais pour une autre... — Partons, ma chère amie; vous me remercierez plus tard, quand vous saurez...

AURÉLIE, *prenant son petit paquet d'ouvrage*. Au revoir, mon oncle.

(Les deux femmes sortent.)

SCENE IV.

DELACROIX.

Pauvre petite femme! je la crois corrigée; quel malheur qu'elle ait perdu son mari! Ce que c'est que de s'embarquer! moi je ne périrai jamais dans l'eau. C'est ce que me disait le baron d'Effemberg, la dernière fois que j'ai dîné avec lui, à Sainte-Pélagie; on y fait de bons dîners dans cette prison... Je le lui avais prédit, à celui-là, que la passion des femmes le ruinerait! Tout homme qui a une passion et qui s'y laisse aller, se perd.

SCENE V.

LE BARON, DELACROIX.

(Ses cheveux ont un peu grisonné, il porte une polonaise un peu sèche avec un ruban jaune et noir à la boutonnière. C'est un homme de cinquante ans, mais paraissant plus vieux que son âge; sa tenue est encore celle d'un homme qui cherche à plaire.)

LE BARON. Vous ici, monsieur Delacroix!

DELACROIX. Vous y êtes bien, monsieur le baron. Parbleu, quand on parle du loup, comme on dit, on a le plaisir de le voir. Mais qui vous amène chez ma nièce? car vous savez sans doute que c'est ici son domicile.

LE BARON. Oui, je le sais... sorti depuis huit jours de Sainte-Pélagie, je l'ai rencontrée au Jardin des Plantes, je l'ai suivie, et j'ai appris son adresse.

DELACROIX. Encore un incorrigible! mais vous êtes sorti de Sainte-Pélagie! par quel hasard, par quel moyen?

Digitized by Google

LE BARON. Quelqu'un que je ne connais pas, mais que je soupçonne, a répondu pour moi, a fait lever mon écrou; mais bien mieux !... une lettre m'apprend que cent mille francs sont déposés pour moi chez un banquier du Hâvre, et que je puis tirer à vue pour cette somme.

DELACROIX. Diable ! c'est heureux ! et qui soupçonnez-vous?

LE BARON. Si M. Belfont vivait, j'aurais pu croire... mais je pense que c'est le jeune homme qui a épousé la sœur d'Aurélie, votre jeune nièce, et qui aura voulu, par délicatesse, s'acquitter envers moi; car j'avais restitué la dot de sa femme.

DELACROIX. C'est vrai; c'était un beau trait.

LE BARON. Bien naturel, cette jeune personne ne pouvait pas être victime de nos folies.

DELACROIX. Si c'est Ernest qui vous a fait cette restitution, sa fortune serait donc rétablie?

LE BARON. Apparemment, mais la vôtre?... (*Il l'examine.*) Vous ne me paraissez pas dans une positiou brillante, monsieur l'ex-magistrat.

DELACROIX. Et vous, baron, êtes-vous toujours conseiller aulique et chargé d'affaires de ce petit prince d'Allemagne?...

LE BARON. Toujours.

DELACROIX. Dites donc, si vous avez fait ses affaires comme les vôtres!

LE BARON. A peu près, mais le congrès de Vienne les a un peu plus dérangées que moi.

DELACROIX. Votre congrès à vous, ce sont les femmes...

LE BARON. Et le vôtre, les bouteilles de champagne!

DELACROIX. Vous me faites penser que j'ai un dîner de francs-maçons; car je suis orateur dans la loge du père Noé. (*Tâtant son gousset.*) Ah! je n'ai pas de montre; mais il est plus de quatre heures à mon estomac. Sans adieu, monsieur le baron, faites-vous recevoir dans notre loge, on s'y amuse beaucoup. Tous francs-buveurs! et fonctionnant avec les bouteilles par le nombre trois, et trois fois trois!... A l'honneur!

(*Il sort en chantant.*)

Francs buveurs que Bacchus attire,
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire,
Plus on est de fous, (*bis*) plus on rit.

SCENE VI.

LE BARON.

Quelle dégradante passion que celle du vin! comme elle abrutit un homme! Qui croirait que celui-là a pu occuper un poste honorable dans la magistrature? mais songeons à ce qui m'amène. D'après mes renseignemens, cette malheureuse Aurélie est réduite au plus extrême besoin. Je suis une des causes de sa ruine. Je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, réparer... mais je l'entends...

(*Il se tient à l'écart.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, AURÉLIE.

AURÉLIE, *elle entre abattue, triste, faible, son carton à la main, elle s'assied.* Rien! Rien! ils ont trouvé cette broderie mal faite. Ah! mes yeux gonflés de larmes, mes mains tremblantes de froid, ne peuvent mettre à cet ouvrage la délicatesse que je demandais dans le tems que j'achetais ces parures...

LE BARON. Pauvre femme!

AURÉLIE. Quelqu'un... ciel! vous, monsieur! je serai donc toujours persécutée par votre présence.

LE BARON. Calmez-vous, veuillez m'écouter. Je ne me présente ici, madame, qu'avec les intentions les plus pures. J'ai été coupable envers vous, je viens avouer mes torts, et vous offrir de les réparer.

AURÉLIE. Les réparer! me rendrez-vous mon bonheur passé, le repos de l'ame, le calme de la conscience? Me rendrez-vous l'estime du monde, l'amour de ma famille? Me rendrez-vous l'époux que j'ai perdu, et dont la mort a peut-être été causée par ma faute?

LE BARON. Il y a des compensations à tous les maux de la vie.

AURÉLIE. Quand je suis au comble de la misère! prête à être chassée du réduit que j'habite!... ah! je ne crains pas de de vous découvrir toute l'horreur de ma situation.

LE BARON. Je la connaissais, madame, et d'abord j'ai satisfait votre propriétaire, je vous ai assuré un asile.

AURÉLIE. Comment!

LE BARON. J'ai loué ce logement pour que vous y restiez tranquille jusqu'à ce

que je vous en offre un plus digne de vous.

AURÉLIE. Il faut donc toujours que je sois humiliée.

LE BARON. Nullement, madame. J'ai recouvré une partie de ma fortune, et je viens la mettre à vos pieds, avec un titre que sans doute vous ne dédaignerez pas.

AURÉLIE. Une fortune! un titre!

LE BARON. Dites un mot et vous serez baronne d'Effemberg.

AURÉLIE, *surprise et avec dignité.* Une femme ne peut jamais être qu'honorée par l'homme qui lui offre son nom : mais celui de Belfont m'est trop cher pour que je puisse consentir à en prendre un autre. Gardez, monsieur le baron, votre or et vos titres. Je serais indigne de l'offre que vous me faites, si j'avais la faiblesse de l'accepter.

LE BARON. Songez-vous à ce que vous refusez?

AURÉLIE. Je songe à ce que je perdrais. Des regrets éternels, voilà le seul moyen de m'honorer dans ma position.

LE BARON. Et moi, madame, je sais comment je puis vous forcer d'accepter quelque chose de moi. Je dois un hommage éclatant à votre vertu. Je vous dois une réparation dans votre fortune, car c'est moi dont les perfides insinuations vous ont encouragé à suivre les chances du jeu. Permettez-moi de vous revoir, madame... Je ne tarderai pas à vous apprendre de quelle générosité le baron d'Effemberg peut être capable. Je vous reverrai, madame. (*Elle fait un geste de refus.*) Je vous reverrai.

(Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VIII.

AURÉLIE, *puis* JULIEN.

AURÉLIE. Je ne dois plus rester dans cette maison; je ne puis rien accepter de cet homme sans me compromettre.

JULIEN, *entrant.* Est-ce ici qu'il y a une pauvre femme?

AURÉLIE, *interdite.* Que voulez-vous?

JULIEN. Ne craignez rien, c'est la dame de charité de l'arrondissement. (*Il se retourne.*) Donnez-vous la peine d'entrer, madame, c'est ici.

AURÉLIE, *à part.* La dame de charité!

(Elle se détourne.)

SCÈNE IX.

AURÉLIE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *au domestique.* Descendez; faites attendre la voiture. (*Elle ferme elle-même la porte et court à Aurélie qu'elle prend dans ses bras.*) Ma sœur!

AURÉLIE. Eugénie!... (*Elle l'embrasse avec tendresse.*) Par quel hasard?

EUGÉNIE. Ce n'en est pas un. Je ne devais pas mettre ce domestique dans ma confidence.

AURÉLIE. Mais comment as-tu appris?

EUGÉNIE. J'étais au bureau de bienfaisance, car je suis dame de charité : une lettre arrive, je vois ton nom, j'accours, ma sœur, ma pauvre sœur!

(Elle l'embrasse encore.)

AURÉLIE, *timidement.* Tu ne m'en veux pas?

EUGÉNIE. Tu existes donc!

AURÉLIE, *lui montrant sa misérable chambre.* Tu vois ma punition.

EUGÉNIE. Tu as donc bien souffert?

AURÉLIE. Ah! oui. Si tu savais les tristes détails de ma vie, depuis le jour fatal où je vous ai quittés...

EUGÉNIE. Dis-les-moi, pauvre sœur!

AURÉLIE. Quand je sortis de la maison, ma tête était perdue. J'avais dit au cocher de place : *au pont Royal.* Arrivée sur le quai, la vue de ce monde qui circulait, cette clarté qui les eût tous rendus témoins de mon action me fit réfléchir. Je dis au cocher de me conduire plus loin. Je ne descendis que hors de Paris. J'errai jusqu'au soir sur les bords de la Seine. Te dire ce qui se passait en moi, comment je me précipitai dans l'eau, comment on m'en retira, cela me serait impossible; il ne m'en est resté qu'un souvenir comme celui d'un songe confus. Lorsque je fus rappelée à la vie, que je fus assez forte pour penser à mon avenir, je fis ressource de quelques bijoux que j'avais heureusement conservés, et je louai ce misérable logement, bien décidée à vivre du travail de mes mains, sans donner de mes nouvelles à personne. Quels jours! quelles nuits je passai! travaillant, pleurant, priant : épiée par des voisins curieux, insultée par un propriétaire avare et grossier, quelquefois manquant de pain, et trop fière pour en demander. Ah! si la femme qui commence à jouer savait ce que j'ai enduré de tourmens et d'humi-

liations, aucune ne voudrait acheter à un pareil prix l'espoir du sort le plus brillant!

EUGÉNIE. Tu as été bien punie.

AURÉLIE. Surtout en ne voyant plus ceux que j'aimais.

EUGÉNIE. Tu ne resteras pas ici. Je ne te demande que le tems d'aller prévenir ma tante, de t'apporter des habits convenables.. Il ne faut pas que tu aies à rougir devant elle, je veux qu'elle ignore l'état où je t'ai retrouvée... Mais pourquoi ce deuil?

AURÉLIE. Je le porterai toute ma vie. (*Elle s'essuie les yeux.*) Mon Charles! mon mari!

EUGÉNIE, *vivement*. Il existe.

AURÉLIE. Que dis-tu?... Charles...

EUGÉNIE. Sans doute: le bruit de sa mort était faux; il a été démenti.

AURÉLIE, *avec un cri*. Ah!... ah! mon Dieu, je te remercie!

EUGÉNIE. Ton mari et le mien m'ont souvent donné de leurs nouvelles. J'en attends même de meilleures encore..... Mais ne nous flattons pas sans certitude.

AURÉLIE, *avec passion*. Il vit! mon Charles! mon mari! Ah! je respire plus à l'aise: il pourra savoir un jour mon repentir. Que je suis heureuse d'être restée digne de lui, d'avoir refusé...

EUGÉNIE. Quoi donc?

AURÉLIE. Oh! non, non. Il suffit que je le sache, moi!.. J'ai respecté son nom, je suis encore son Aurélie, (*avec enthousiasme*) je suis madame Belfont!

EUGÉNIE, *surprise*. Ma sœur?...

AURÉLIE. Quel titre serait plus beau! Fortune, dignités, rien vaut-il le titre d'honnête femme?

EUGÉNIE. Ma bonne amie, ma sœur, je comprends ton exaltation; calme-toi. Attends-moi, je ne tarderai pas à revenir. Embrasse-moi encore.

(Elle sort vivement.)

SCENE X.

AURÉLIE, LE BARON.

(Le baron est entré pendant qu'Eugénie embrassait sa sœur. Aurélie, qui l'a reconduite jusqu'à la porte, revient et se trouve en face du baron.)

AURÉLIE, *contrariée*. Mais c'est une tyrannie...

LE BARON, *la calmant*. Madame, madame, le respect avec lequel je m'adresse à vous doit vous prouver combien mes idées sont changées! Mon cœur est toujours le même sans doute... (*Elle fait un signe d'impatience.*) Oh! écoutez-moi, je vous prie, vous n'entendrez rien qui ne doive nous honorer tous les deux. J'ai passé ma vie à faire des folies pour les femmes: ma réputation est établie sur ce point. De toutes celles pour lesquelles j'ai fait des sacrifices, une seule les méritait peut-être, c'est vous qui les avez dédaignés. Eh bien! madame, vous avez refusé ma main, mon titre, et par conséquent ma fortune. Mais cette fortune, elle ne m'appartient pas; car si vous l'avez perdue au jeu, c'est moi qui en suis cause. Ce n'est pas vous, c'est moi qui l'ai jouée. Eh bien! madame, j'ai trouvé un moyen de vous forcer à l'accepter. Ces cent mille francs qui m'ont été restitués à tort, ils sont à vous par mon testament. Voici l'acte qui vous en fait légataire, et ne le refusez pas; ce n'est pas un grand sacrifice que je fais. Vous sentez que le baron d'Effemberg ne peut pas vivre avec cinq ou six mille livres de rente, lorsqu'il n'en a pas eu assez de cinquante. Avant de se brûler la cervelle, il veut vous faire son héritière.

AURÉLIE, *avec horreur*. Ah! monsieur...

LE BARON. Cela vous effraie: mais cela me paraît tout simple.

AURÉLIE. Mais cela est affreux.

LE BARON. Vous sentez bien que je ne vous rendrais pas témoin...

AURÉLIE. Monsieur, je vous en prie, épargnez-moi... Dieu! on vient!... C'est ma sœur, sans doute; c'est elle que j'attends! si elle vous voyait, monsieur, votre présence ferait naître des soupçons injurieux pour moi. Elle va entrer. Au nom du ciel, monsieur, sortez. Mais elle vous rencontrera...

LE BARON. Y a-t-il quelque endroit?...

AURÉLIE. Ce cabinet..... Oh! ne me compromettez pas, je vous en conjure.

LE BARON. Non, non, je vais me cacher. (*A part.*) J'ai l'air d'être encore en bonne fortune.

(Il entre dans le cabinet.)

SCENE XI.

AURÉLIE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. Me voilà; je n'ai pas été long-tems: mais je suis plus heureuse encore que je ne l'espérais. Je n'ai pas voulu te dire tout, de peur de te donner un espoir qui ne se réaliserait pas, et

pourtant cette lettre m'apprenait... (*Elle la lui remet.*) Mais, ma bonne sœur, arme-toi de tout ton courage, car il en faut pour supporter le bonheur.

AURÉLIE. Que vas-tu m'apprendre?

(Elle parcourt la lettre des yeux.)

EUGÉNIE, *vivement*. Je ne veux pas te faire languir plus long-tems. Si je te disais que j'ai les nouvelles les plus récentes de mon mari et du tien, que notre fortune est rétablie, qu'Ernest et Charles ont quitté l'Amérique, qu'ils reviennent en France, qu'ils y sont revenus.

AURÉLIE. Je reverrais mon époux!

EUGÉNIE. Oui, ma sœur.

AURÉLIE. Et il me pardonnerait!

EUGÉNIE. Il t'a pardonné.

AURÉLIE. Quel bonheur!

EUGÉNIE. Tu as tant souffert!

AURÉLIE. Il le sait?

EUGÉNIE. Je le lui ai dit.

AURÉLIE. Tu l'as vu?

EUGÉNIE. Tu vas le voir... Viens, viens avec moi.

AURÉLIE. Je n'ose.

EUGÉNIE. Eh bien! ma bonne, il fera les premiers pas. Il n'est pas loin d'ici, il brûle de t'embrasser.

AURÉLIE. Je ne puis te croire

EUGÉNIE. Crois-en donc tes yeux. (*Elle court à la porte.*) Venez, venez, mon frère!

SCENE XII.

ERNEST, EUGÉNIE, BELFONT, AURÉLIE, Mme DELACROIX, DELACROIX. LE BARON, *est dans le cabinet à gauche.*

BELFONT, *recevant Aurélie dans ses bras.* Aurélie!... elle s'évanouit! Ma femme, mon amie, ton époux te pardonne.

AURÉLIE. J'ai cru que je mourais; mais c'était de joie, de bonheur.

BELFONT. Pas un mot sur le passé... Nous sommes riches, heureux, viens avec moi.

AURÉLIE Revoir le monde!

BELFONT. Non; j'ai acheté une propriété en province. Nous vivrons loin de Paris, loin du tourbillon qui t'a égarée.

LE BARON, *à part derrière la porte du cabinet qui le cache aux autres.* Il existe!

AURÉLIE. Toute ma vie ne suffira pas pour te marquer ma reconnaissance.

DELACROIX. Tu sauras, ma nièce, que ton mari m'a proposé de m'emmener. Je suis las de végéter à Paris; sa propriété est dans la Bourgogne, pays vignoble. J'ai accepté.

Mme DELACROIX. Et moi aussi. Nous allons tous devenir raisonnables.

DELACROIX. Nous ne boirons qu'à table, en famille, et si nous faisons, le soir, une petite partie, nous ne jouerons pas d'argent.

Mme DELACROIX. Jouer de l'argent!... quelle horreur!.. Cependant il faut toujours intéresser le jeu.

(Mme Delacroix tire son mouchoir et laisse tomber un jeu de cartes.)

LE BARON, *qui a tout entendu sur la porte du cabinet, dit d'une voix sombre* : Nos passions ne meurent qu'avec nous.

(Il arme son pistolet. Le rideau baisse.

77604

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google